

# L'ILLUSTRATION,

## JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.  
 Prix de chaque N<sup>o</sup>, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N<sup>o</sup> 48. Vol. II. — SAMEDI 27 JANVIER 1844.  
 Bureau, rue de Seine, 33.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.  
 pour l'Etranger. — 40 — 20 — 40

### SOMMAIRE.

**Histoire de la Semaine.** Portraits de M. Thiers et Guizot. — **Théâtres.** Le Ménage parisien; Marjolaine; Paris blanc; — **Courrier de Paris.** Un Dîner de la Saint-Charlemagne; Une Réunion d'ouvriers dans les caveaux de Saint-Sulpice; Bouffé dans l'Oncle Baptiste. — **Approvisionnements de Paris.** Marche Bonne-Nouvelle. **Entrée du Marché sur l'Impasse-Macagnan; Vue du Marché.** — **Hasard et Calomnie,** nouvelle traduite de l'allemand, de Wilhelmine Willmar, Une Gravure. — **Pentecôte militaire de Saint-Iermain.** — **Sept Gravures.** — **Académie des Sciences.** Compte rendu des second et troisième trimestres de 1843. — **Nominateurs contemporains.** Charles Dickens. Expériences américaines; Martin prend un associé; Vallée d'Eden en perspective. (Suite.) Une Gravure. — **Chasses d'hiver.** La Chasse aux Canards. Une Gravure. — **Une Caricature anglaise.** — **Bulletin bibliographique.** — **Annonces.** — **Amusements des Sciences.** Une Gravure. — **Lettre d'un Abonné de Bordeaux.** Gravure. — **Rebus.**

### Histoire de la Semaine.

Toute la semaine a encore été remplie par la discussion de l'adresse de la Chambre des Députés, dont les débats ont eu une élévation et une importance qui rappellent les époques



(M. Thiers.)

les plus brillantes de nos hittes parlementaires. Trois orateurs en ont principalement porté le poids : M. Guizot, M. Thiers et M. Billaut. Au moment où nous mentionnons notre dernier numéro sous presse, M. Billaut montait à la tribune et, dans une de ces revues complètes, mézenenses, piquantes, comme il sait les faire, et dont la manière incisive de l'orateur double encore l'effet et l'éclat, examinait tous les actes de la politique

extérieure du cabinet, et mettait en relief ce qu'il regardait comme ses fautes. Cette attaque a amené le lendemain à la tribune M. le ministre des affaires étrangères, qui s'est efforcé de suivre pas à pas, d'emboîter son adversaire, et de démontrer que là où l'on avait cru voir de la faiblesse il n'y avait eu que de la prudence. Ainsi se serait terminée la dernière semaine parlementaire si un débat que nous avions pressenti et annoncé, la vérification de l'élection de M. Charles Lafitte, n'était venu ajouter à ces grandes journées oratoires un intérêt épisodique. Nous y reviendrons tout à l'heure. La séance de lundi a été une des plus importantes dont le mémoire de député ait conservé le souvenir. M. Thiers s'était montré, dans le premier discours dont nous avons précédemment fait mention, orateur plein d'habileté et d'apparent abandon, adversaire d'enfant plus redoutable que la mesure était toujours parfaitement gardée. Examinant cette fois notre situation extérieure, il a traité la question des alliances, les conditions auxquelles elles se forment, leurs causes naturelles et leurs causes momentanées, non plus en orateur, mais en homme d'Etat qui a profondément réfléchi sur un difficile sujet, et qui, s'en étant rendu maître, peut le résumer d'une façon claire et saisissante pour tout le monde. Son exposé renfermait la condamnation de la politique actuelle. M. Guizot, toujours infatigable et le seul athlète du ministère que la majorité vote avec confiance monter à la tribune, lui a succédé. Sa parole a toujours été éloquent, mais moins inspirée et moins heureuse que lorsqu'il avait répondu à M. Berryer. Comme ce dernier, dans cette occasion nouvelle, il avait à se défendre, et le discours de M. Thiers avait été si élevé et si peu personnel, qu'à une défense il était impossible de substituer, aux applaudissements de la Chambre, une attaque et des récriminations. M. Guizot l'a senti, il a accepté et subi les conséquences de cette situation. — On a vu reparaitre les mêmes orateurs sur plusieurs autres paragraphes de l'adresse; mais, dans toute cette discussion, on a paru moins préoccupé des scrutins auxquels on procédait, que du travail intérieur qu'elle semble devoir assez prochainement amener dans le sein de la majorité. Il n'y a pas d'exemples, que nous sachions, d'un ministère renversé par les votes d'une discussion d'adresse. En 1850, le ministère du 15 avril eut la majorité. Une louable susceptibilité la lui fit regarder comme insuffisante; mais il avait, lui aussi, la majorité. Ce n'est point aux premiers coups de feu que les changements de front s'opèrent et que les gros bataillons se dissolvent. Quand, dans une première attaque, un parti a montré de l'ensemble, de la précision, de l'habileté; quand il a su, par sa discipline, inspirer confiance à la portion incertaine de ses adversaires, il s'opère ensuite dans leurs rangs une fermentation qui ne tarde pas à éclater. On a déjà vu en voir un symptôme dans un simple vote d'ajournement de discussion demandé par M. Thiers et obtenu par une majorité composée de la gauche, du centre gauche et de cette partie du centre qui à toujours passé pour prêter au cabinet actuel un concours sans sympathie réelle, et pour croire qu'une alliance était possible entre le centre gauche et elle, des que les chefs de ces deux fractions trouveraient un terrain commun.

Nous revenons au malencontreux élu de Louviers. Nous avons dit le reproche qui lui était adressé : son élection, avant-on publié par avance, était le résultat, le produit d'un marché. M. Grandin, député d'Elbeuf, est venu exposer ces griefs. Le choix de l'agresseur n'était pas le plus heureux possible; car il était facile de répondre, comme on l'a fait, que c'était la une

lutte de deux villes rivales. L'attaque n'était pas assez habile pour faire disparaître ce que le choix avait de mal entendu, et il est probable que, si l'on eût voté immédiatement, les assertions de M. Grandin n'eussent pas été considérées comme suffisamment probantes, et que M. Charles Lafitte eût été admis. Malheureusement pour le nouvel élu il a demandé à répondre. Il l'a fait sans l'embaras qui accompagne d'ordinaire et protège en quelque sorte un début; et c'est avec une confiance parfaite et un aplomb que beaucoup de vétérans de la Chambre envieraient, qu'il est venu confirmer par ses incroyables déclarations tout ce qu'avait avancé M. Grandin. Il s'était proposé de combattre ses conclusions, il en rendait l'adoption inévitable; et quand ses déclarations agitaient la Chambre, il n'en était en rien décontoncé, mais laissait voir un document qui semblait dire: Mais où suis-je donc ici? est-ce que j'aurais affaire à d'honnêtes gens? Ce maladroït plaider et la demande faite par M. Dufrane d'une enquête ont déterminé presque unanimement la majorité à se joindre à la gauche et à casser immédiatement cette élection.

Pour ceux qui ne regardent pas comme probable un changement de cabinet, un mouvement prochain semble assez vraisemblable. M. de Bastard, président de chambre à la Cour de cassation, vient de mourir; M. Laplagne-Barris est d'avance désigné pour le remplacer; mais en même temps un autre président de la Cour souveraine, M. Zanagiacomi, serait amené par des considérations de famille à abandonner son



(M. Guizot.)

siège à M. Martin (du Nord), que M. le procureur-général Robert remplacerait à la chancellerie. Voilà ce qui à la salle des conférences du palais Bourbon l'on regarde comme arrêté, ainsi que dans la chambre du conseil de la Cour de cassation, fort émue depuis quelques jours des débats de l'affaire



de M. Defontaine, juge suppléant du ressort de Douai, cité devant elle pour être allé à Bolzgraves-Square, de la correspondance à cette occasion de M. Maiber de Montjou avec quelques journaux, et de la publicité donnée, on ne sait trop comment, à la discussion secrète de toute cette affaire.

Nos nouvelles extérieures ont été peu nombreuses et peu certaines. Nous avons lu dans la Gazette morale et militaire, journal qui a cependant un caractère presque officiel en Angleterre, la note suivante, qui, si elle se confirmait, pourrait servir d'application aux moqueries dont les familles de Londres, comme nous le remarquons précédemment, accompagnent la nouvelle de l'envoi de missions française, américaine et danoise dans le Céleste Empire : « Nous apprenons que le major Pottinger, défenseur héroïque d'Orat, est porteur du traité additionnel de la Chine, par lequel sir Henri Pottinger a si sagement mis nos relations à venir avec la Chine à l'abri des intrigues, des cabales d'une bande d'ambassadeurs et envoyés des Etats européens et des Etats repossés. » — On a dit aussi qu'un successeur avait été donné au contre-amiral Dupetit-Thouars dans la mission qu'il remplit avec fermété dans l'Océan Pacifique. Tous ces bruits, nous le répétons, ont besoin de confirmation. — La Gazette de Turin annonce que le consul sarde s'est retiré de Tunis, mais que le consulat est géré par le vice-consul, et que ses relations diplomatiques ne sont pas interrompues. Déjà la Porte s'est interposée, et la France avait offert sa médiation, qui a été acceptée, les chances de collision se sont bien améliorées. Des lettres de Tanger parlent de nouvelles et graves difficultés survenues entre la France et le Maroc.

Le procès d'O'Connell et de ses coaccusés continue à absorber toute l'attention de l'Angleterre et tient l'Irlande dans une émotion que l'agitateur sait entretenir et contenir. Des journaux politiques de Londres ont cru indispensable, pour satisfaire la curiosité de leurs lecteurs, d'ouvrir leurs colonnes aux illustrations et des dessins, analogues à ceux que nous avons publiés il y a huit jours, où parut cette semaine dans le *Sin*, journal quotidien. Les deux premiers jours du procès ont été remplis par le réquisitoire de l'avocat-général, qui, de l'aveu des journaux anglais, n'a pas produit d'effet défavorable aux accusés. Puis sont venues des dépositions qui jusqu'ici établissent assez mal le chef de conspiration; car ce mot comporte une idée de mystère et de secret que rend difficile les réunions de milliers de repealers dans les tenues, sténographes ou agents du gouvernement, viennent faire le récit. Ces dépositions se montrent assez peu contents du rôle qu'on leur fait jouer; ils ont presque tous jusqu'ici été fort impartiaux et fort modérés, et le second témoin, M. Ross, sténographe, a déclaré que, si avait su l'emploi que le gouvernement voulait faire du compte rendu des meetings, pour rien au monde il n'eût accepté la mission qu'on lui a donnée. Cette déclaration a été très-favorablement accueillie. — Ce qui n'a eu ni la même faveur, ni la même acception. — Ce qui n'a eu ni la même faveur, ni la même acception, c'est l'exigence de l'avocat-général, M. Kemmis, qui voulait que les hommes jurés fussent démentés, pendant tout le temps du procès, absolument isolés de toute communication avec l'extérieur, et ne sortissent de la salle d'audience que pour passer dans des appartements contigus qu'on leur avait fait préparer. Un autre général s'est élevé du banc du jury contre la prétention de M. Kemmis, qui garantissait, du reste, que les pièces étaient claudes et les lits excellents. « Mais, s'est écrié un des jurés, c'est donc à dire que nous subrions la prison en attendant qu'on sache si les accusés y seront condamnés. » La Cour, investie d'un pouvoir discrétionnaire, a décidé que les jurés iraient coucher chez eux s'ils s'engageaient à démentir à la justice quoique leur parlerait du procès. — Cette tolérance est d'autant mieux entendue qu'un des membres du jury est un vieillard de soixante-dix-sept ans, qui a négligé de se faire rayer de la liste à raison de son âge, et que les accusés ont refusé de recuser. S'il tombait malade, la cause serait nécessairement renvoyée à une autre session. O'Connell se montre calme, souriant, et répète souvent : « Notre cause est gagnée, quoi qu'il advienne dans cette enceinte, si la paix se maintient en Irlande, et, Dieu aidant, elle s'y maintiendra. » — Les débats de Dublin déboulent un peu l'attention de l'ouverture du Parlement, à laquelle la reine ira procéder le 1<sup>er</sup> février.

En Espagne, dont l'ambassadeur, M. Martiniés de La Rosa, a été reçu par le roi, le cabinet Gonzalez Bravo continue à jouer un triste rôle, et le témoignage d'estime que M. Olazaga a voulu en cette circonstance de ses concitoyens lui a inspiré une lettre de remerciements datée de Lisbonne, dans laquelle il déclare que si, menacé dans sa demeure, il s'est débarrassé, d'après l'avis de ses amis politiques, à quitter l'Espagne, il est prêt à y rentrer dès qu'on voudra donner suite à sa mise en accusation, qu'il appelle de ses vœux. — A Séville et dans la Galice, la résistance s'organise contre la loi des municipalités. — A Madrid, le général Narvaez prend ses mesures pour combattre les résistances, et 2 millions ont été demandés au ministre des finances pour l'organisation et la mobilisation de trois corps d'armée à établir dans ce but. — A Astur et un certain nombre d'officiers sont arrivés à Perypjan, venant de la citadelle de Fiezueros, dont la capitulation a été sanctionnée à Madrid. — Nous devons enregistrer le jugement porté par un des membres les plus influents du Parlement belge, M. Devaux, dans la discussion du budget à la Chambre des Députés, contre la marche des ministres actuels du roi Léopold : « Par une politique que toujours la même, on a voulu faire grandir un gouvernement français une alliance avec l'Allemagne et l'Allemagne une alliance avec la France. La politique a été doublée à l'extérieur, comme à l'intérieur du pays, ce qui doit avoir le même résultat : à l'intérieur, le gouvernement flotte entre les deux partis, et s'est fait désaccorder par l'un et par l'autre; de même, à l'extérieur, il a eu, à l'égard de la France et de l'Allemagne, une politique peu sincère, et il a fini par être méprisé par l'un et l'autre pays. » — Une lettre

de Rome, citée par la Gazette d'Augsbourg, va au-delà de nouvelles qui on pourrait avoir déjà été exprimées en France, et devoir y être démenties. Nous la citons textuellement : « Les journaux français annonçaient peut-être que des espions mécontents cherchaient à fomenter des troubles dans notre Empire; pour éviter toute méprise à ce sujet, nous dirons que ce s'est passé en réalité. Les danseurs avaient le droit de paraître sur la scène, dans les ballets, avec des habits d'une transparence extraordinaire. Cette tolérance, qui remonte fort loin, était un vrai scandale. En conséquence, l'autorité avait enjoint, à l'occasion de la réouverture du théâtre d'Apollon, aux danseurs de se vêtir plus décentement. Le public n'a point goûté cette innovation. Dans le théâtre et au dehors, il y a eu des rixes entre les bourgeois et les militaires; mais quelques arrestations ont été opérées, et le calme a été promptement rétabli. » — On lit dans le Journal Allemand de Francfort : « L'interrogatoire final de MM. Haber, de Arndt et de Thourl est en lieu le 16 à Alze, devant le juge d'instruction. Les débats publics auront lieu bientôt, et le jugement ne pourra tarder à nous être communiqué. Les accusés ne veulent faire venir de Bude des témoins que les accusés ne voudraient nécessairement adresser aux jurés. On dit en effet que les accusés ont adressé aux autorités une demande dans ce but. On pense que les autorités mettront d'autant plus d'empressement à satisfaire à ce désir, que M. de Haber est sup' badois. » — Une lettre de Montevideo, en date du 4 novembre, annonce que, dans la nuit du 4<sup>er</sup> au 2 novembre, un corps de trois mille hommes étant sorti de la ville, s'est emparé de la petite rade de Budes, qui était au pouvoir d'Orbe, à mis le feu aux magasins et a détruit toutes les marchandises qui s'y trouvaient. Dans cette sortie, les Montevideïens n'ont eu que vingt hommes tués; un de leurs officiers a été fait prisonnier. Comme de leur côté ils avaient pris un officier d'Orbe, le gouvernement a fait offrir l'échange à ce général; mais, comme de coutume, les assiégés ont refusé pour toute réponse la tête de leur compatriote, à laquelle on avait coupe une oreille. M. le ministre de la marine a dit à la tribune de la Chambre des Députés que le gouvernement montevideïen ne pouvait tenir longtemps encore, qu'ainsi cette triste et longue affaire touchait à son terme, et que nous étions au moment de recueillir les fruits de la politique ferme et éclairée suivie depuis quatre ans sur les bords de la Plata; ces paroles ont été vivement attaquées. Pour nous, nous avouons la crainte que M. le ministre, en montrant l'espoir de voir Montevideo succomber et en tenant pareil langage, ne se laisse trop aller à la satisfaction d'annoncer propre que peut éprouver l'amiral signataire du traité avec Bossas; nous craignons qu'il ne se précipite pas assez des dangers que cette catastrophe, objet de ses vœux, fera inévitablement croître aux Français qui se trouvent sur ces bords. Quels que soient le dévouement et l'énergie bien éprouvés de nos marins, la station que nous entretenons dans ces parages, composée seulement d'un brick et d'une corvette, est complètement insuffisante pour protéger nos vingt mille compatriotes au milieu du bouleversement sanglant que l'on prévoit et que l'on regarde comme prochain.

L'Académie des Sciences morales et politiques a pourvu au remplacement de MM. Edwards et de Girardo, qu'elle avait récemment perdus. A l'une comme à l'autre élection le nombre des votants était de 26; à la première, après trois tours de scrutin sans résultat, M. Frank a été élu au ballottage; il a réuni 15 voix. M. Léfil en a obtenu 12. Il y a eu un billet blanc. — A la seconde élection, après le même nombre de tours de scrutin, également sans résultat, M. Léfil, prenant sa revanche, a été nommé au ballottage; il a réuni 14 voix. M. Peisse en a obtenu 11. Il y a encore eu un billet blanc. On dit que la discussion de l'adresse à la Chambre des Députés avait empêché de se rendre à l'Institut un certain nombre de membres de l'Académie, qui passaient pour favorables à M. Peisse.

Des accidents nombreux ont été, cette semaine, enregistrés dans les journaux. Une fuite et un commencement d'incendie survenus dans une usine à gaz située dans des faubourgs de Paris, nous fournissent l'occasion de parler prochainement de ces curieux et importants établissements. — Un autre incendie a également éclaté dans l'enceinte, voisine du Luxembourg, où se trouvait déposé le matériel dont se servait M. le marquis de Jouffroy pour les expériences du système de chemin de fer dont l'Illustration a rendu compte dans son avant-dernier numéro. Une lettre de M. de Jouffroy, insérée dans les feuilles judiciaires, attribue sans hésitation ce sinistre à la malveillance. — A Reims, dans un cours de chimie où étaient faites des expériences sur le gaz, un endommagé a été brisé, une explosion a eu lieu, et cinq élèves ont été blessés. — A Toulouse, une aéroplane, madame Lariet, qui s'était embarquée dans une montgolfière inpartite, a failli payer de sa vie ses téméraires expériences. Elle est tombée dans la Garonne, dont les eaux étaient considérablement grossies, et n'en a été tirée que par le dévouement de plusieurs bateliers. C'est du reste la sixième chute qu'elle faisait dans cette même rivière; mais celle-ci pensa lui être définitivement fatale.

Des crimes audacieux, dont les auteurs sont encore inconnus, ont, depuis le commencement de ce mois, effrayé Paris et ses environs. En attendant que la justice, dont l'activité est en ce moment absorbée en très-grande partie par des procès de presse et des demandes en dommages civils, parvienne à mettre la main et à faire assurer sur les bancs de la Cour d'assises ces meurtriers jusqu'ici anonymes, les habitants de ces sortes de débats suivent avec une curiosité assidue ceux de l'affaire Poulmann, assassin de l'aubergiste de Nangis. On frémit en entendant les confessions de cet homme, en voyant le calme de cet assassin. Encore faut-il ses réserves et renvoie-t-il après son jugement pour se livrer à des aveux plus explicites, à un épanchement plus complet.

Outre la mort de M. le président de Bastard, que nous avons mentionné plus haut, nous avons à comprendre également dans ces dernières lignes celles du maréchal comte

d'Erion, dont l'Illustration a publié le portrait accompagné une notice (tome 1<sup>er</sup>, page 112); de sir Francis Burdett, en Angleterre; de M. de Montferriand ancien inspecteur-général des études, nommé récemment directeur au ministère de l'instruction publique; de M. Teillard-Nazoles, député du Cantal, et de la veuve de l'illustre maréchal Gouvion-Saint-Yr.



THÉÂTRE-FRANÇAIS : Un Ménage parisien, comédie en cinq actes et en vers, de M. BAYARD. — VARIÉTÉS : Marjolaine. — VALDEVILLE : Paris bloqué.

M. Bayard est un de nos producteurs dramatiques les plus féconds, et, comme on dit, un de nos vaudevillistes les plus distingués; mais enfin, jusqu'ici, M. Bayard n'avait obtenu que des succès de théâtres secondaires : le Gymnase, le Palais-Royal surtout, le théâtre des Variétés et le théâtre du Vaudeville avaient été ses seuls champs de bataille; deux ou trois comédies tentées à l'Odéon, il y a quelque quinze ou vingt ans, au début de la carrière de M. Bayard, ne peuvent être comptées que pour des coups d'essai. En revanche, M. Bayard occupe depuis longtemps toutes les avenues du Vaudeville : il y est un des plus heureux, et, à part M. Serbe, qui les domine tous, il n'en est guère qu'on puisse lui comparer.

On se lasse de tout cependant, même de réussir toujours : M. Bayard, au rebours de la maxime de César, semble donc s'être lassé d'être le premier dans un village; voici qu'il tente de le devenir à Rome; ce n'est plus d'un vaudeville qu'il s'agit avec lui, mais d'une comédie en cinq actes et en vers. Le sujet en est grave, comme on va le voir, et tient par plus d'un côté aux intérêts moraux de la société et de la famille.

La comédie nous conduit d'abord chez M. et madame Vernange : M. Vernange est un homme honorable, jeune encore, spirituel, mais légèrement entêté à la dissipation et au plaisir; madame Vernange a toutes les qualités d'une aimable femme; veuve d'un premier mari, elle a épousé Vernange en secondes noces, du moins le croit ainsi, et c'est là le point important de la comédie. Le fils du premier lit, Arthur, jeune officier de marine, est la joie et l'orgueil de sa mère; Vernange, tout beau-père qu'il est, a, de son côté, pour Arthur une véritable affection.

Les choses vont ainsi quand M. Bernais et sa sœur, mademoiselle Bernais, amis et voisins des Vernange, viennent leur rendre visite; il s'agit d'un bal que Bernais donne le lendemain même; une querelle s'est élevée, au sujet de la liste des invitations, entre la vieille demoiselle Bernais et son respectable frère; mademoiselle, qui a des principes, ne veut pas inscrire sur cette liste une certaine dame Vernillac; monsieur insiste au contraire pour qu'elle soit invitée. Mais pourquoi l'inviterait-on pas madame Vernillac? C'est que l'union de madame Vernillac et de M. Vernillac est d'une légitimité plus que suspecte. « Qu'y manque-t-il? s'écrie Bernais. — Presque rien, réplique la sœur; l'église et la mairie! »

A ces mots Vernange se trouble, et madame Vernange pâlit. Quei donc? seraient-ils tous deux dans une situation analogue? Précisément! Vernange et madame Vernange ne sont époux qu'aux yeux du monde; en réalité ils ne sont qu'amants. Nous allons indiquer les principales conséquences de cette situation équivoque.

Le bal de Bernais a lieu; on cause, on danse, on joue, on trépidé. Parmi les médisants se trouve un jeune homme qui a trépidé, dans une lettre tombée entre ses mains, le secret de Vernange et de sa maîtresse. Tout en riant, à droite et à gauche, la vertu et l'honnêteté des assistants, il en vient à ce fait, que madame Vernange n'est pas madame Vernange. Arthur est là qui entend tout; Arthur, qui aime et vénère sa mère; Arthur, qui n'a jamais soupçonné la faute ou le moment d'entraînement l'a conduite. « C'est une infâme imposture! s'écrie-t-il en s'adressant au censeur misériste, une fautive calomnie, et vous m'en rendez raison. — Soit! dit l'autre. A demain? — A demain, » répond Arthur.



Bientôt le bruit de cette querelle arrive aux oreilles de la mère; c'est Berrais qui la lui annonce. Jugez de ses terreurs. Quo! son fils va se battre! a Vous empêcherez aisément ce malheur, dit le bonhomme Bernais. — Comment! — En prouvant à ce jeune foudroi que vous a outragé qu'il s'est trompé, et que vous n'êtes pas ce qu'il pense. — Alors la pauvre femme est obligée de tout avouer, et de se confier à l'honnêteté de Bernais. Non, elle n'est pas la femme de Vername; aveuglée par un penchant irrépressible, séduite par des promesses toujours différées, elle s'est mise dans cette situation coupable dont elle commence à comprendre tous les dangers.

Le reste de la comédie ou plutôt du drame se devine; à la suite de cette insulte et de cette provocation, la mère n'est occupée qu'à sauver son honneur, à détourner de son fils le coup qui le menace, et à l'arracher aux clames de ce duel fatal; de son côté, le fils interroge sa mère, et peu à peu arrive à savoir le véritable mot de l'aventure; alors ce sont des inquiétudes et des larmes réciproques, douleurs d'un fils blessé dans la réputation de sa mère, pleurs d'une mère inquiète de son fils et près de le perdre ou de rougir devant lui. Quant à Vername, il continue sa vie légère et ne prend aucune part à ces désespoirs qui s'agitent autour de lui; mais enfin la vérité lui est connue; alors cet homme, indifférent et frivole en apparence, montre le cœur et les sentiments d'un honnête homme; il veut empêcher Arthur de se battre; c'est lui que cela regarde; mais comment éviter le scandale? Comment sauver la réputation de la femme qu'il aime et qui jusqu'ici a porté son nom? Vername emploie le moyen le plus sûr: devant tous il déclare qu'à ses yeux elle a toujours été madame Vername, mariés tous deux en Angleterre, selon la coutume anglaise. Vername était de bonne foi en croyant son union à l'abri de toute atteinte; mais qui-qu'en doute, il satisfera à la loi française et renouvellera le contrat à la face de tout le monde et dans toutes les rigueurs légales. Ce biais adroit et cette chaleur d'âme désarment les plus incrédules, jettent le repentir dans le cœur du provocateur qui s'excuse, empêchent le duel, combient Arthur de joie, mettent en déroute les médisants, et rendent le bonheur à madame Vername, qui sera incessamment bien et d'honnêtement mariée à la française. Ainsi tout le monde est content, même M. Bayard, qui a rêné.

L'ouvrage, en général, manque de force et de chaleur; les caractères paraissent être plus solidement et plus nettement posés, les passions mises aux prises avec plus de vivacité; on peut dire que l'auteur n'a fait qu'effleurer son sujet et n'en a pas sondé toutes les profondeurs; mais des situations dramatiques, surtout vers le dénouement, une versification agréable, facile, spirituelle, bien que manquant de contrastes et d'élan, ont fait le succès de M. Bayard. Provost, Léonier, Gelfroy, Maillard, madame Mélingue et mademoiselle Denain y ont contribué, chacun pour sa part de zèle et selon son talent.

— Marjolaine est une petite fermière du théâtre des Variétés, non pas en sabots et en robe de bure, mais pimpante et enrubannée, pied fin et japon coquet. Deux gentilshommes la courtisent, l'un en habit de marquis, c'est-à-dire dans son costume naturel; l'autre déguisé en garçon de ferme; le premier est un mais dont la fermière se moque, le second un habile séducteur qui commence à faire son chemin. Mais une baronne survient, et voilà la guerre allumée; peu à peu, madame la baronne attire le zéant à elle, et finit par l'enlever à Marjolaine; celle-ci se désole d'abord, puis elle fait cette réflexion philosophique, qu'après tous les marquis reviennent de droit aux barons, et les fermiers aux fermières; ce disant, elle épouse Gros-Jean.

Le poli visage et la douce voix d'une jeune débutante, nommée mademoiselle Valence, sont ce qui y a de mieux dans ce vaudeville de MM. Cormon et D-mery.

Dans Paris blaqué, autre vaudeville, de M. Morel-Dupéré, la fronde est en jeu: il s'agit d'un jeune gentilhomme royaliste qui file une intrigue amoureuse avec la femme d'un frotteur; à la place de cette femme, qui est la vraie coupable, une honnête femme se trouve compromise. Tout le vaudeville roule sur ce quiproquo, qui se dénoue par le triomphe de l'innocence.

Cert vaut beaucoup mieux que Marjolaine, pour le goût du dialogue et l'esprit.



Courrier de Paris.

Chacun a son saint: ces demoiselles fêlent sainte Catherine, ces messieurs saint Nicolas; les cordonniers sont voués à saint Crépin; saint Charlemagne est le patron des collèges; bienheureux saint qui ouvre les grilles pour vingt-quatre heures et donne la volée et la liberté à cette nichée d'oiseaux bruyants et péseurs qu'on nomme des écoliers! Saint tous et quatre fois bien, terque qu'est-ce!

La Saint-Charlemagne n'est pas seulement chère aux collèges par les douceurs d'un congé, elle a des agréments culinaires qui les allument; mais si tous veulent aspirer à l'honneur de mourir au zélan, le nombre des élus est limité; il faut avoir une grande vue éclatante, le nombre des vers et de la version; il faut avoir lu le grand traité du thème, des vers et de la version; tout élève qui a obtenu cette palme vient s'asseoir au banquet, et le collège, pour le récompenser de ses victoires, met, ce jour-là, un peu de vin dans son eau.

Le diner de la Saint-Charlemagne est une espèce d'avant-garde à la fourchette de la distribution des prix qui termine l'année scolaire; seulement, au lieu de couronnes, le lauréat obtient un morceau de dinde farcie ou de galantine; au lieu de livres attachés par une faveur rose et reliés en veau, il mange le veau lui-même à l'huile ou cuit dans son jus.

Dans les états de service d'un écolier, avoir tâté de la Saint-Charlemagne est un titre de gloire; on dit au collège: 'J'ai été à la Saint-Charlemagne, j'ai été au concours général, connu d'autres disant: l'été à Ansterlitz et à Wagram! Et plus tard, quand ces enfants sont devenus des hommes, s'ils se rencontrent au milieu d'une vie de luxe et d'abondance, dans les joies d'un repas sensuel, il leur arrive de se demander en soupirant d'un air de regret: 'Te souviens-tu de ce bon petit vin plat de la Saint-Charlemagne!'

On voit, en effet, à ce festin d'écoliers que Balhazar n'accablait pas, mais que la vive gaieté de l'enfance assaisonnée et rend plus agréable que les splendides repas; oui, on y voit, jusqu'à du champagne; mais les cotillons d'AT n'en sont pas compliqués; c'est un nectar parfaitement doux de caractère, dont saint Charlemagne est l'inventeur prudent et l'unique propriétaire.

Rien ne manque à la fête, pas même les poètes et les orateurs; le proviseur ou le principal adresse une petite allocution aux assistants, à la façon de Démétrius et de Cécron, entre la poire et le fromage; et parmi les jeunes coiffeurs, il y a toujours un Ovide, un Virgile, un Voltaire ou un Gresset en herbe, qui réplique par quelques centimes d'hexamètres ou d'alexandrins. Le grand Charlemagne défraie ces rimes, bien entendu; c'est lui qu'on loue, c'est lui qu'on chante, et le poète ne manque jamais de comparer les Saxons de Wittkind, pourfendus par ce terrible conquérant, aux débris des paléons mis en pièces et qui jonchent la table.

La Saint-Charlemagne tombe au vingt-huitième jour de janvier; au toiment où nous publions ces lignes, les collègues de Paris sont en pleine Saint-Charlemagne; malheureusement, cette année, le bon saint a choisi un dimanche pour se manifester à ses adorateurs; c'est une petite malice d'abolanneh qu'il leur joue; l'année prochaine il arrivera un lundi, et ainsi il vous vaudra deux jours de congé, mes chers petits amis. Prenez patience, mes amis, ne vous faites pas de choses, mieux vaut encore les faire voir; c'est le mot de la fable; elle joint l'exemple au précepte; voici donc un fait curieux de la Saint-Charlemagne qu'elle me charge de mettre sous vos yeux. On la scène se passe-t-elle? Aux collèges Bourbon, Saint-Louis, Henri IV, Rollin, Louis-le-Grand, peu importe. — Vous les dîners de Saint-Charlemagne se ressemblent. — Voyez la joie de nos écoliers! certes, ils songent moins à manger qu'à se divertir et à se jeter quelques malins tours; cependant, un personnage se distingue par son appétit, au milieu de ces riants coiffeurs. Par Comus! quel mangeur! on voit qu'il profite de l'occasion, et ne rencontre pas tous les jours une table aussi bien garnie. — Quel est cet affame? — Ne le devinez-vous pas? Et quel autre qu'un maître d'études peut se livrer avec tant de satisfaction aux agréments du festin? — Le maître d'études est sobre par nécessité; l'année pour lui est un grand jeûne. Mais vient la Saint-Charlemagne, et le maître d'études s'en donne pour le passé et pour l'avenir; semblable à ces maîtres figurants de comédie qui se gaudissent et font chercher de dans le vaudeville ou le drame qui leur fournit par hasard à souper.

Puisque nous voilà au vaudeville, restons-y, et entrons au théâtre des Variétés; là nous trouvons Bouffé, son nouveau frère, Bouffé qui le Gymnase a perdu. Mais Bouffé n'est-il donc qu'un acteur de vaudeville? n'est-ce pas lui un tout bon petit pour un si grand talent, et Bouffé ne le dépasse-t-il pas de toute la tête? Oui, sans doute, l'homme qui a créé Mi-chel Perrin, le père Grandet, le pauvre Jacques et tant d'autres personnages par lui marqués au coin de l'observation et de la vérité profonde, celui-là fait mieux que jouer le vaudeville; il s'élève jusqu'à l'art des éminents comédiens.

Il faut mettre l'oncle Baptiste au nombre des rôles où Bouffé excelle, et qu'il a particulièrement frappés de son estampe; nous en parlons ici, parce que la pièce vient de passer du Gymnase au théâtre des Variétés; Bouffé l'avait emportée dans ses bagages. Au fond, c'est une production assez médiocre, où l'honnêteté des intentions et des sentiments mérite d'être louée plutôt que l'habileté et la finesse

du travail; mais Bouffé relève ce qu'il y a de vulgaire dans l'œuvre par une exécution admirable; c'est, pour le coup, que l'auteur doit allumer un beau cierge en l'honneur du comédien.

Cet oncle Baptiste est un ancien soldat redevenu ouvrier après la guerre. — Baptiste a le cœur excellent et d'une probité à toute épreuve; je vous dole de trouver un plus brave homme, plus sensible, plus dévoué, plus prêt à se donner le corps, le cœur et l'âme; mais l'éducation manque à toutes ces vertus. Baptiste sent que c'est par là qu'il heurte; cette conviction le rend défiant, susceptible, à l'égard de ceux qui se distinguent de lui par les manières et par la fortune; pour un rien, Baptiste croit qu'on le dédaigne ou qu'on veut l'humilier; ce n'est pas contre le premier venu, mais contre son propre frère qu'il exerce cette susceptibilité, contre son frère que le travail et l'intelligence ont placé honorablement dans le monde, en effaçant les traces de son ignorance première. De là, de la part de Baptiste, des soupçons sans fondement, des querelles à tout propos, des ruptures douloureuses que l'amitié de ce frère ne peut empêcher; il y a même une lettre terrible, où la prévention de Baptiste est si aveugle et si violente, qu'elle compromet l'honneur et la fortune de l'excellent homme. Oui, dans un moment d'ivresse, égaré, hors de lui, Baptiste révèle des secrets d'où dépend la ruine de son frère! Heureusement qu'il s'éveille à temps de son délire, et que, reconstruit la raison, il repare tout le mal qu'il a fait sans le vouloir et sans y songer. Voilà le personnage; mais ce qu'on ne voit se figurer, c'est l'air charmant et profond avec lequel Bouffé en exprime toutes les nuances et tous les contrastes, passant de la honte à la colère, de la naïveté à la finesse, des larmes au sourire, et rendant surtout avec une vérité surprenante ce mélange de sensibilité et de rudesse, d'abandon et de défiance, qui se trouvent au fond du caractère de Baptiste. La scène d'ivrognerie nous le frisson.

Nous ne savons, si Bouffé allérait à Saint-Petersbourg, comment l'empereur de Russie récompenserait un talent si fin et si touchant; mais, à en juger par les nouvelles que nous recevons de la munificence du czar pour les artistes italiens, il ne lui épargnerait pas les roubles. Plus d'une fois on a parlé, ici même, du prodigieux succès obtenu à Saint-Petersbourg par Rubini, Tamburini et madame Pauline Viardot. Ce qu'on nous rapporte en dernier lieu dépasse tous les récits précédents, et, à ce titre, on ne s'écounera pas que nous en fassions mention.

Il y a eu à la cour de Russie une fête splendide pour les fiançailles de la grande-duchesse Alexandra avec un prince de Slesse; le dimanche, 7 janvier, un festin de huit cents convives avait réuni les noms les plus illustres et les plus magnifiques parrains; la salle, en stuc blanc, étoilait de frottes de uniformes, des riches vêtements et du feu de mille bougies; c'était un merveilleux spectacle, qu'une fête toute-puissante semblait avoir créé d'un coup de sa baguette. Les artistes italiens, invités à dîner chez le prince Volkonsky, ont reçu de sa main, à table, les présents envoyés par l'empereur en signe de sa satisfaction; madame Pauline Viardot, une agrafe de collier composée d'une manigance émeraude entourée de vingt-deux diamants, le tout valant 1,200 roubles, ou 4,800 francs; Rubini et Tamburini, chacun une émeraude de 500 roubles; madame Assandri, de 400; des présents d'une valeur proportionnelle ont été distribués aux autres artistes de la troupe. Cette magnificence envers les comédiens de la troupe italienne s'est, dit-on, élevée dans cette journée à une valeur totale de 4,100 roubles, soit 16,400 francs.

Retourmons à Paris et à d'autres spectacles; nous en avons près de nous et de tout genre: les uns publics et se montrant ingénument à la foule sans voile et sans arrière-pensée; les autres plus mystérieux et ne disant pas toujours ce qu'ils ont fait de dire.

À laquelle de ces deux espèces d'appariement certaines réunions qui se pratiquent dans plusieurs quartiers de Paris? n'ont-elles pour cause que le but qu'elles affectent? ou bien cachent-elles sous leurs apparences visibles une idée secrète, le mot d'un logographe? est-ce aux sphinx à le savoir ou à le deviner; pour nous, il nous suffit d'être les simples narrateurs du fait.

Le lieu de la scène est tout à fait dramatique et prête aux mystérieuses conjectures. Figurez-vous un immense caveau dont les sombres profondeurs s'étendent dans les entrailles d'un temple divin; par exemple l'église Saint-Sulpice. Là, à certains jours, s'assemble une foule considérable d'hommes de tout rang, de toute condition et de tout âge, depuis l'adolescent jusqu'à un vieillard, et de la simple veste de l'ouvrier à l'habit de drap fin. Des lampes suspendues aux voûtes jettent une lumière fantastique dans la nuit de ce noir caveau; alors les assistants prennent place sur des bancs symétriquement rangés, et il est aisé de voir à leur attitude qu'ils obéissent à une sorte de hiérarchie et de discipline. Chaque banc, en effet, est divisé, pour ainsi dire, en compagnie de six personnes soumises à un chef. Sur le fond de cette assemblée, vêtue en majorité du costume laïque, se détachent des prêtres et des frères de la doctrine chrétienne, ceux-là surtout semblent avoir l'autorité et prendre une part active dans ses réunions.

Pour obtenir les honneurs de l'association, il faut avoir dix-sept ans au moins; la profession, la naissance, le pays, la religion, ne sont comptés pour rien dans les clauses d'admission; chacun y a droit, pourvu qu'il ait éte prescrite et qu'il ait assisté à trois réunions pour toute épreuve.

Que se passe-t-il entre tous ces hommes rassemblés? Comment occupent-ils les heures qu'ils se partagent ensemble? Des poètes lisent leurs vers, des savants traitent des questions de science, des orateurs prononcent des panegyriques ou soumettent des thèses morales ou religieuses; des musiciens excellent des chants sacrés; il y a un bureau d'études par le emé de Saint-Sulpice, qui règle l'ordre des discussions; tantôt l'assemblée chante en chœur des psaumes accompagnés de l'orgue, et tantôt elle procède au tirage d'une loterie dont les lots, livres ou tableaux, sont distribués



aux membres de l'association que le sort a désignés. Chaque séance est close par une prière. L'association est placée sous le patronage de saint François-Xavier.

Avez-vous deviné? Comprenez-vous le véritable mot de l'énigme? Et d'ailleurs, y a-t-il une énigme? Ces réunions singulières auraient-elles un but occulte? Pour moi, je n'en

sais rien, et c'est pourquoi je vous le demande. peut-être vous aiderai-je dans vos recherches en vous nommant quelques-uns des personnages notables qui en font partie ou



(Dîner de la Saint-Charlemagne dans un Collège de Paris.)

comme membres ou comme assistants: le nonce et l'interne du pape, des archevêques, la plupart des curés de Paris, les abbés de Dreux-Brézé, de Bonnechose, Ravinat, de La Bonillerie, Dupanloup, de Ravignan; et parmi les laïques MM. Guillemin, de la Cour royale, Cauchy, de l'Académie

des Sciences, et Alexandre Guiraud, de l'Académie Française.

— Pour revenir aux simples comédies, nous annoncerons le retour de mademoiselle Nau à l'Académie Royale de Musique. Mademoiselle Nau avait quitté l'Opéra depuis deux ans,

très-beau, répondit-il; je n'ai pas eu cette année un seul succès à mon théâtre; mais cette fois je le tiens; je suis sûr d'avoir un succès d'amiti.

La censure a définitivement défendu *les Mystères de Paris*. Le manuscrit est renvoyé depuis hier à M. Eugène Sue, avec invitation de refaire complètement la pièce, s'il veut éclap-



(Conférences pour les ouvriers dans une chapelle souterraine, à Saint-Sulpice.)

après une rupture complète; mais voyez le hasard! M. Léon Pillet, revenant d'Italie et de sa chassa au ténor, rencontre mademoiselle Nau à Lyon. On se revoit, on oublie le passé, et faute du ténor introuvable, le directeur ramène l'agréable cantatrice. Le public de l'Opéra a retrouvé, non sans quelque plaisir, cette jolie voix, un peu faible, mais timide et légère.

Mademoiselle Déjazet quitte le théâtre du Palais-Royal pour le théâtre du Vaudeville; en revanche mademoiselle Natha-

lie passe du Gymnase au théâtre du Palais-Royal; c'est une espèce de classé-errais que dansent ces demoiselles. L'engagement de mademoiselle Nathalie est de quatorze mille francs, Pauvre Nathalie!

L'Opéra promet toujours son *Vieux Cuvail*, tragédie en cinq actes, qui annonce la prétention de recommencer le succès de *Lucrèce*. Quelqu'un demandant au directeur, M. Lireux, son avis sur ce nouveau chef-d'œuvre: « C'est

per à l'enterlit. Cette décision recule indéfiniment la représentation de ce drame si impatiemment attendu, et pour lequel on se battait déjà au bureau de location.

Un dispute qui n'est que masocherement ferré sur l'orthographe et la langue française a écrit serriusement à un électeur: « J'ai assisté hier à l'inauguration du monument de Molière. Il n'est pas étonnant qu'on ait donné une fontaine à ce grand homme: il a assez fourni à la Seine.



(Bouffe, rôle de l'oncle Baptiste.)



**Approvisionnement de Paris.**

**NOUVEAU MARCHÉ BONNE-NOUVELLE.**

Lorsque Paris presque tout entier était renfermé dans l'île de la Cité, les halles ou marchés se trouvaient placés dans les faubourgs et occupaient les environs de la rue du Marché-Patin. Avant le règne de Louis VI il y avait un marché sur les terrains de la place de Grève, et Louis VI choisit lui-même en 1156, l'emplacement actuel des halles appelé alors *Champaux* (petits champs), pour y établir un vaste marché destiné à l'alimentation de toute la ville. Le grand nombre de paysans qui le fréquentaient y attirait bientôt une foule de corps de métiers, tels que changeurs, merciers, drapiers, etc., pour lesquels Philippe-Auguste fit construire, en 1180, des halles particulières.

Sous Henri II, en 1555, et sur les terrains occupés par ces halles, furent percées les rues qui, sous les dénominations de rues de la Tonnelierie, de la Cordonnerie, de la Friperie, de la Poterie, etc., qu'elles ont conservées, attestent aujourd'hui que toutes ces professions s'exerçaient alors exclusivement sur cet emplacement.

L'agrandissement de Paris, depuis cette époque jusqu'à la révolution de 1789, n'apporta pas de notables changements aux habitudes des Parisiens, et c'était toujours à la grande

propriétaires du bazar de l'Industrie, situé sur le boulevard Bonne-Nouvelle, ont obtenu de la ville de Paris le droit de consacrer l'étage demi-souterrain de cette propriété à l'établissement d'un marché.

Ce marché, qui a pris le nom de marché Bonne-Nouvelle,

et auquel on parvient par des ouvertures pratiquées sur le boulevard et sur l'impasse Mazagan, ne se distingue pas moins de celui de la Madeleine, par l'élégance et la commodité de ses emménagements : placé à quelques mètres en contre-bas du sol des rues qui y conduisent, il est aussi frais en été



(Vue intérieure du nouveau Marché Bonne-Nouvelle.)

que confortable en hiver ; sa construction en pierres de taille offre une remarquable solidité, et il est assez spacieux pour desservir tout le nouveau quartier élevé à la place des ignobles impasses qui venaient naguère déboucher sur le boulevard.

Les travaux intérieurs de ce marché, et la décoration de la nouvelle entrée sur l'impasse Mazagan, que représentent nos gravures, ont été exécutés sur les dessins de M. Lussy, architecte, qui un long séjour en Espagne a familiarisé avec le style mauresque.



(Entrée sur l'impasse Mazagan du nouveau Marché Bonne-Nouvelle.)

halles, ou marché des Innocents, que tous les quartiers de la ville venaient s'approvisionner.

Le gouvernement impérial sentit tous les inconvénients d'une semblable centralisation, et il fit en conséquence commencer et terminer plusieurs des grands marchés qui existent aujourd'hui. Le marché Saint-Honoré, élevé sur l'emplacement du cloître des Jacobins, d'ate de l'année 1810; le marché Saint-Germain, commencé sous l'Empire et fini en 1816, sous la Restauration, a remplacé les loges de l'ancienne foire Saint-Germain, établies en 1786; le marché Saint-Martin, commencé le 15 août 1811, occupe les terrains dépendants de l'ancienne abbaye placée sous l'invocation de ce saint.

Quelques marchés de Paris sont exploités par des compagnies particulières qui paient à la ville des redevances annuelles; tel est le marché Saint-Joseph, que ses emménagements restreints et peu aérés n'empêchent pas d'être très-acclamé et de produire des bénéfices considérables.

Le marché d'Aguesseau, propriété de la famille Berryer, a longtemps été d'un très-grand rapport; mais les nouveaux quartiers qui se sont élevés derrière la rue Tronchet lui ont suscité une rivalité dangereuse. Une compagnie a en l'idée de bâtir le marché de la Madeleine, et cette construction vaste, aérée et bien percée se faisait remarquer surtout par l'élégance de sa couverture en fer, qu'à dernièrement enlevée un ouragan, et que remplace provisoirement une toiture en planches.

Les nombreuses constructions entreprises sur les terrains situés entre la rue du Faubourg-Poissonnière et celle du Faubourg-Saint-Denis ont amené un résultat semblable, et les

**Hasard et Calomnie.**

NOUVELLE TRADUITE DE L'ALLEMAND, DE WILHELMINE WILLMAR.

Je m'étais rendu à la ville de B..., racontait un jour Léopold d'Ambach à ses amis, pour conférer de mes intérêts avec le conseiller de justice Werner, mon fondé de pouvoirs. Je me trouvais chez lui lorsqu'on vint annoncer le chambellan de Reich.

« Ce vieux fat, dit Werner, m'apporte une nouvelle qui est pour moi de la plus haute importance; oserais-je vous prier d'entrer pour quelques minutes dans l'appartement de ma fille ?

— Pour quelques heures si vous voulez ! » Telle fut ma réponse, et j'entra.

Henriette, dans un désabîlé simple mais plein d'élégance, était assise devant un métier à broder; sur son invitation, je pris place auprès d'elle. Lorsque les lieux communs de la pluie et du beau temps furent épuisés, je dirigeai la conversation sur le charmant ouvrage que l'occupait, et tout en admirant l'adresse des dames d'aujourd'hui, je hasardai de dire que leurs grand-mères me semblaient l'avoir emporté sur elles pour le travail des mains.

Henriette combattit cette opinion; sans refuser aux chefs-d'œuvre de l'aiguille antique une plus grande solidité, elle soutint que l'on ne pouvait oier les progrès du goût et préférer une épaisse étoffe de soie à ramages à un dessin léger dont le blanc ressort avec grâce sur le blanc même du canevas.

La conversation s'anima. Je ne me tins pas pour battu, et



j'alléguai en plaisantant que les médisants pourraient prendre acte de la légèreté du travail de nos dames, comparé à celui de leurs aïeules, pour tirer quelques malignes inductions.

Dans le feu du discours, j'avais appuyé mon bras sur le dossier de la chaise d'Henriette, lorsque le chambellan de Reich, poussé par sa curiosité, entra ouvrit la porte à la-



quelle nous tournions le dos, et avança la tête. Henriette se leva précipitamment; qui s'en fit ant, et Reich, avec l'air satisfait de l'homme qui vient de découvrir quelque mystère : « Parlez, dit-il, je suis de trop; » puis il se retira vivement et ferma la porte.

Je regardai Henriette, Henriette me regarda, et nous allions éclater de rire, lorsque, songeant à mon mariage prochain et à la mauvaise langue du chambellan, je craignais quelque sot bavardage. Henriette semblait faire des réflexions de bon genre; elle était devenue pâle, et l'impudence qui se peignait sur ses traits me fit augurer qu'elle avait aussi quelque motif de redouter les commérages. Je voulais courir après Reich pour le desabuser; mais elle devina mon projet et me retint, assurant qu'une telle démarche ne ferait qu'empiéter le mal, cet homme étant capable de prendre toutes mes allégations comme de maladroites défaites.

Werner, après l'avoir congédié, vint me chercher pour continuer notre conférence. Je m'attendais à quelque explication d'Henriette devant son père; mais elle garda le silence, et je crus devoir en faire autant.

## II.

Mes occupations à la campagne me mirent pendant plusieurs mois dans l'impossibilité d'aller à B\*\* ; j'en revins à la fin, Clémentine de Blumer; mais je lui écrivais fréquemment, et je m'étonnais du lâchetisme et du style contraint de ses réponses; aussi, dès que les dernières gerbes de ma moisson furent rentrées dans mes granges, je montai à cheval, galopai vers la ville et descendis chez elle.

« Réception glaciale de la mère et de la fille. Il s'était passé quelque chose d'étrange, je n'en pouvais douter. Je demandai une explication à Clémentine, qui aussitôt quitta le salon avec un geste dédaigneux; je m'adressai alors à ma future belle-mère pour obtenir la clef de cette énigme.

Madame de Blumer, air sans doute d'apaiser une impatience, remonta au péché originel, dont, à son avis, le sexe masculin avait seul eu sa part; et après quelques digressions aussi appropriées au sujet, il lui échappa une allusion à l'aventure que j'ai racontée plus haut. Je n'en fis que rire et lui rendis un compte fidèle, m'en rapportant d'ailleurs au témoignage du conseiller Werner, qui m'avait lui-même introduit près de sa fille.

Mes paroles et mon accent de vérité convainquirent la mère, qui se hâta de faire ma paix avec Clémentine; cependant je crus remarquer chez celle-ci quelques doutes qu'il me fut impossible de dissiper; et il me sembla même qu'elle n'aurait point été fâchée si j'avais eu réellement une petite faute à excuser, tandis qu'elle avait de la peine à me parler l'offense dont elle-même s'était rendue coupable envers moi, sans autre fondement que les calomnies d'un dévot.

Afin pourtant de lui persuader que je n'attribuais sa honnêteté qu'à un accès de tendre jalousie, je suppliai madame de Blumer de hâter notre union; mais elle commença l'énumération de tout ce qui manquait encore au trousseau, depuis le linge de table, encore chez la blanchisseuse, jusqu'aux corsets de nuit, aux belles toilettes, la lingerie. En vain j'assurai que ma maison était suffisamment fournie pour un jeune ménage; la bonne dame ne voulait pas, disait-elle, s'exposer aux railleries de la ville entière; elle prétendait que Clémentine n'allât s'installer à ma campagne qu'avec l'attirail d'une dame châtelaine.

Vaincre des caprices féminins est une œuvre de géant dont je ne me sentais pas la force; j'en passai par ce qu'on voulait, et retournai tranquille dans mon village.

Chemin faisant, je rencontrai l'assesseur Braun, un de mes amis, et je dirigeai vers lui les pas de mon cheval; mais il piqua des deux et prit un chemin de traverse pour m'éviter, selon toute apparence. Ma mauvaise humeur allait me reprendre; néanmoins je réfléchis qu'il pouvait ne m'avoir pas reconnu, et je poursuivis gaiement ma route.

## III.

« Quand le mauvais esprit a déposé un œuf quelque part, il aime à le couver! » C'est ce que je me dis en moi-même peu de temps après, lorsque survint un nouvel incident qui pouvait donner prise à la médiance. — Je me trouvais à B\*\* et revenais de chez ma fiancée. Un orage me surprit. Tout-à-coup j'aperçus Henriette qui lutait contre la violence du vent, près d'enlever son parapluie; je courus à son aide, lui offris mon bras, et la conduisis chez une amie qu'elle allait visiter.

Un moment d'atteindre la maison, nous rencontrâmes Braun, qui fut une horrible grimace, et l'effacement avec lequel Henriette dégagea son bras d'un rien fut un trait de lumière; leur amour m'était dévoilé, et je m'expliquais la froideur de Braun à mon égard. Les propos du chambellan en étaient la cause.

La foire de B\*\* me ramena en ville. Je devais aller chercher Clémentine pour la conduire à un théâtre d'opéra et de fantasmagorie; mais, retenu par quelques affaires, j'appris en arrivant, chez elle, que ma fiancée était déjà partie avec une autre dame; je fus les rejoindre au théâtre.

Le spectacle était commencé et la salle complètement obscure. Pour ne déranger personne, je pris la première place venue restée libre, à l'extrémité d'un banc.

J'étais là depuis quelques minutes, et déjà le spectre fantasmagorique de Catherine II succédait à celui de Frédéric le Grand, lorsque ces mots, prononcés à voix basse derrière moi, frappèrent mon oreille: « Perlide! vierz-vous encore votre coupable intelligence? »

Cette voix ne m'était point étrangère, et quand les ténèbres furent dissipées, je reconnus dans ma voisine Henriette Werner; Braun était placé derrière elle, et près de celui-ci Clémentine avec son amie. Pour achever de me déconcerter, le misérable Reich, assis devant nous, poussa le coude de son voisin pour le rendre attentif à notre situation embar-

rasante. On rit, on clabotait, et au moment où Voltaire paraissait sur la scène, la pudeur me vainquit, et je sortis sans savoir où j'allais.

## IV.

Ce fut dans la nuit seulement que je réfléchis combien cette fuite ridicule nous exposait aux nouveaux traits de la médiance. Était-ce ma faute si, ébloui par la lumière du dehors et entrant tout à coup dans l'obscurité, j'avais, sans reconnaître personne, pris place à côté d'Henriette? C'était encore bien moins la sienne; et le tort que pouvaient faire les mauvaises langues à sa réputation me chagrinait beaucoup plus que la petite bouderie à laquelle je devais m'attendre de la part de ma fiancée.

Je rentrai dans la salle, et me placai de manière à pouvoir tout observer sans être aperçu. Clémentine et Braun causaient ensemble vivement, et sans doute il était question d'Henriette et de moi, car le maudit chambellan s'approcha d'eux avec son vilain rire sardonique. Je ne me possédais plus de fureur et je m'avisais étrange volontiers, lorsque je vis Henriette porter plusieurs fois son mouchoir à ses yeux.

Enfin, la toile était tombée, la foule s'écula, et à mon grand étonnement, Braun offrit son bras à ma fiancée, qui l'accepta en jetant un regard dédaigneux sur la pauvre Henriette.

Celle-ci sortit avec une tante qui était venue passer chez elle le temps de la foire. Je les suivis, tout à coup des cris d'alarme se firent entendre; la foule, épouvantée par des chevaux fougueux, s'écarta en tumulte; — à quelques pas de moi, Henriette cherchait avec inquiétude sa tante, qu'elle avait perdue. Devais-je la laisser seule dans l'embarras?

« Ah! votre rencontre porte malheur! » s'écria-t-elle douloureusement; mais elle ne pouvait en ce moment se passer d'un appui, elle dut agréer le mien.

Elle prit dans mon bras, et nous cherchâmes ensemble sa compagnie; mais la foule s'étant dissipée, nous jugrâmes qu'elle était retournée seule au logis, et nous en primes aussi la route.

Le sort qui semblait nous avoir choisis pour jouets de ses caprices, rapprochant deux personnes jusqu'alors à peu près inconnues l'une à l'autre, établit entre elles une liaison plus intime. Je racontai à Henriette la scène qui m'avait été faite chez ma fiancée, et lui dis que je croyais aussi d'y venir le motif de son alfection. Elle m'avoua alors que depuis plus de six mois l'assesseur Braun la recherchait en mariage, mais que Werner s'y opposait, alléguant que le caractère violent de ce jeune homme rendait certainement sa femme malheureuse. Elle-même ne pouvait s'empêcher de reconnaître en partie la justice de cette opinion; mais une sorte de crainte, plus encore qu'une véritable inclination, l'empêchait de rompre avec Braun.

Je m'efforçai de la tranquilliser en disant tout ce que je savais de favorable à Braun, et en promettant de ne rien négliger pour éclaircir ces funestes malentendus. Les nuages de son front se dissipèrent, et nous commençâmes à plaisanter sur l'étrange fatalité qui s'attachait à nous, lorsqu'à peu de distance de la maison un bousoir retentit à nos oreilles, et nous reconnûmes avec effroi la voix du chambellan.

Je demandai à Henriette si son père était instruit du hasard qui nous avait, pour la première fois, offerts aux yeux de ce misérable; elle me répondit que c'était pour elle une grande consolation qu'il n'en fut point informé.

Je ne deviai pas pourrui elle lui taisait une chose aussi innocente, quelques mois du conseiller Werner pouvant fermer la bouche à la calomnie.

## V.

J'avais toujours reconnu en Braun un homme d'honneur, quoique la passion l'aveuglât souvent; c'est pourquoi je jugeai nécessaire à son égard une démarche qui, envers le chambellan, eût été inutile et peut-être nuisible. Je lui écrivis le soir même une lettre dans laquelle, après avoir détaillé les bizarres circonstances qui nous avaient démis, je lui représentai que, fiancée de mon frère choix avec mademoiselle Clémentine de Blumer, il ne pouvait me venir en pensée de faire la cour à une autre, fût-elle douée de tous les avantages qui distinguaient Henriette. J'offrais, au contraire, l'emploi de tout mon crédit auprès du conseiller Werner pour amener la réalisation de ses desirs; je n'oubliai pas néanmoins, en terminant, de déclarer à Braun que, s'il conservait encore quelque défiance, je ne reculerais pas devant une explication d'un autre genre.

Cette lettre produisit l'effet que j'en attendais. Le lendemain matin Braun accourut chez moi, me porta avec altération dans ses bras, et me demanda excuse de tout ce qui s'était passé. Notre réconciliation fut sincère, et nous nous sommes réconciliés avec joie l'un avec l'autre, et nous nous sommes réconciliés avec joie l'un avec l'autre, et nous nous sommes réconciliés avec joie l'un avec l'autre.

Satisfait de lui et de moi-même, je me rendis sans délai chez Werner et lui exposai les vœux de Braun, en les appuyant avec chaleur. Werner m'écouta en silence et avec une émotion qui me frappa. C'est vous qui me faites cette demande! vous! s'écria-t-il à plusieurs reprises en me serrant la main. Puis il m'expliqua sans aucune agreur les motifs de son opposition au mariage de sa fille avec le jeune assesseur, mettant en parallèle la douceur angelique de l'une et son extrême sensibilité, la roideur et la violence de l'autre, dont il m'était impossible de me point convenir.

Il ne me restait donc plus qu'à parler de leur attachement et du changement que leur affection véritable peut amener dans le caractère, personne n'étant ainsi propre à opérer une telle métamorphose que l'Amabilité et bonne Henriette.

Werner en tomba d'accord avec moi, non sans exprimer

la crainte que le premier feu de la passion étant apaisé, les anciennes habitudes ne vissent à reprendre le dessus.

« Eh bien! répliquai-je, fixe un temps pour éprouver Braun; votre frère alors ne pourra vous accuser d'avoir opposé à ses vœux une vengeance indélébile. »

Ce projet obtint son suffrage. Après une conférence avec Henriette, Werner résolut d'accorder au jeune assesseur l'entrée de sa maison, sans que pourtant celui-ci dût regarder cette tolérance comme un consentement.

Braun m'ignorait pas qu'il me dût cette faveur, et néanmoins il ne paraissait pas entièrement satisfait. J'eus lieu de penser que Clémentine et l'a-dela-dans quel quelque chose: Braun avait tenu sa parole en lui expliquant les aventures du théâtre de fantasmagorie; mais le perfide Reich avait raconté que le soir même il m'avait rencontré près avec mademoiselle Werner, en en avait conclu que si Henriette m'avait raconté et d'avais bonne humeur si nous ne nous faisons un plaisir de nous jouer de nos engagements.

## VI.

Depuis ce moment, il régnait entre Clémentine et moi une contrainte pénible qu'en vain je cherchai à dissiper. Quelqu'un je le pressais de me déclarer sans femme si elle avait changé de sentiments à mon égard; alors elle semblait ennuie, m'appelait son cher Leopold, mais son humeur changeait ne tardait pas à renaitre.

Une telle situation ne pouvait me rendre heureux, et, malgré l'attachement que m'inspirait encore Clémentine, je ne regardais point sans inquiétude dans l'avenir. Un entretien que j'eus avec madame de Blumer mit le comble à mon déplaisir.

Un jour l'autre trouvée seule, je lui fis sérieusement part de mes craintes, en lui déclarant que quelle que fût la grandeur du sacrifice, je renoncerais à la possession de sa fille plutôt que de compromettre son bonheur.

« Il ne s'agit ici, répliqua-t-elle, que de la réputation de Clémentine; si elle s'est trompée, elle doit expier son erreur, il est trop tard pour reculer. Je crois même nécessaire, ajouta-t-elle, de ceder aux vœux que vous m'avez exprimés, et de hâter votre union. »

Une visite interrompit la réponse qui allait s'échapper de mon cœur ému, et, sans attendre le retour de Clémentine, je sortis desole de cette maison où j'avais revu le comble de la félicité.

J'étais dans les rues de B\*\*, un poids énorme oppressait ma poitrine; j'avais la soif d'une âme qui s'ouvrait à la confiance de mes penes et qui sut me présenter ma difficile situation sous un aspect moins affligeant.

Je me trouvai inopinément devant la demeure d'Henriette Werner, dont une commode destinée avait fait pour moi une amie, je savais qu'elle entraînerait mes plaintes avec intérêt, qu'elle me donnerait des conseils et ne me caressait pas s'il y avait, moi aussi, des reproches à me faire envers Clémentine; car l'amour-propre offensé devient aisément injuste; une faute entraîne les autres, elles forment les anneaux d'une chaîne que notre peu de fermeté nous empêchent de rompre.

## VII.

L'entretien que j'avais eu avec madame de Blumer se retraçait toujours à mon souvenir; je la voyais pressant les ouvrières pour que tous les objets qui faisaient obstacle à notre union fussent promptement coulés, blanchis et plissés; j'entendais ces paroles qui m'avaient si vivement froissé: « Si Clémentine s'est trompée, elle doit expier son erreur. » Je la voyais, cette bonne mère, calculer l'assistance qu'elle donnerait à sa fille pour mettre au gendre à la raison.

« Un vouloir en effet regagner le temps perdu, car bientôt arriva chez moi un tapissier, chargé par madame de Blumer de prendre la mesure de mes appartements pour préparer tapis et rideaux. Je répondis que j'étais satisfait de mon ameublement, que plus tard je m'entendrais avec ma femme pour changer ce qui lui déplairait.

« À peine l'ouvrier fut-il parti, que je me reprochai ma résistance. Pour hâter de mon refus, j'attendais une lettre importante; ma confusion fut extrême lorsque Clémentine m'écrivit qu'elle accomplirait volontiers à mes moindres desirs, persécutée d'avance que ce qui me plaisait avait également son approbation. En même temps elle m'envoyait divers échantillons d'étoffes pour sa robe de nocce, me priant de lui faire connaître mon goût, ainsi que le tailleur et la marchande de modes se missent à l'ouvrage sans délai.

« J'étais dans une réponse de l'affection et presque de l'humilité, car le tribunal de ma conscience ne m'abolissait pas entièrement; toutefois je cherchais sincèrement à revenir tout tendresse, et j'éprouvai une véritable joie lorsqu'un de mes voisins de campagne m'écrivit à une fête ou ma fiancée et sa mère avaient promis de se trouver. J'espérais que cette fête serait une occasion de rapprochement qui effacerait toute trace de raucine.

## VIII.

Je me mis en route plus tôt que je n'aurais fait en d'autres circonstances. Franchement, ce n'était pas cette fois l'amour qui m'agillonnait; je voulais que mon empressement réparât ma faute aux yeux de Clémentine. Cet espoir fut trompé; les convives arrivèrent successivement; elle ne parut point. Mais Henriette Werner, que j'attendais sans, survint avec sa tante.

Cette apparition me troubla. Était-ce du plaisir? était-ce un pressentiment confus que notre rencontre aurait encore de là-henies suites? Jamais Henriette ne m'avait paru plus séduisante. Lorsqu'elle me reconnut dans l'embrasure d'une fenêtre, une prompte rougeur couvrit son visage; mais avant que mon amour-propre ait eu le temps de l'interpre-



ter, cette rougeur me fut expliquée. Henriette s'approcha, et par manière de conversation m'apprit que l'Assesseur Braun serait au nombre des convives. Nouveau sujet d'inquiétudes. Pour y mettre le comble, le premier auteur de toutes nos tracasseries, le maudit chambellan de Reich, entra pendant notre colloque.

J'eus soin dès lors de me tenir éloigné d'Henriette, que malgré moi mes regards cherchaient à tout instant; elle m'évitait avec la même attention, et quand par hasard nos regards se rencontraient, notre frémissement prouvait assez la crainte que nous inspirait notre fâcheux observateur.

Le dîner se passa sans que Braun ni Clémentine eussent paru. J'étais excédé par la contrainte à laquelle m'obligait la présence du chambellan, desdésir de ne pouvoir m'entretenir avec la bonne Henriette, dont l'amitié m'était devenue précieuse; et cette privation m'affaiblait plus que l'absence de ma fiancée, au sujet de laquelle chacun me venait présenter ses condoléances. Il me semblait dur aussi pour Henriette que je ne pusse aller lui dire quelques paroles d'intérêt; lorsque enfin à tant de déplaisirs vint se joindre la pensée que dans notre application à nous fuir l'un l'autre, le maléfaisant Reich pourrait voir une nouvelle preuve d'intelligence entre nous. Mon dépit redoubla; je quittai l'Assemblée pour aller chercher dans une chambre éloignée la solitude et le repos. Là je me jetai dans un grand fauteuil placé derrière le poêle, assis dont les ténères sympathisaient avec l'état de mon âme.

## IX.

Depuis une demi-heure j'y pestais contre ma destinée, lorsque j'entendis ouvrir, puis refermer la porte de la chambre et pousser le verrou; j'avancai la tête, et reconnus, à mon grand effroi, mademoiselle Werner, un billet à la main, que sans doute elle voulait lire sans témoin.

Le triomphe de nos persécuteurs, si l'on nous surprenait ensemble avec toute l'apparence d'un plan concerté, s'offrit à ma pensée; au risque d'effrayer Henriette, je me levai rapidement pour quitter la chambre.

Mais lorsque je la vis pâler et chanceler, toute idée de précaution m'abandonna; je courus à elle, je la reçus dans mes bras et je la conjurai dans les termes les plus tendres de calmer ses inquiétudes. Elle pleurait, hors d'état d'articuler une parole, et chacune de ses larmes pénétrait jusqu'à mon cœur; enfin elle me tendit le billet qu'elle venait de recevoir. Braun annonçait qu'une affaire indispensable l'empêchait d'assister à la fête; mais qu'il viendrait dans l'après-midi avec ma fiancée et sa mère, également retenus par leurs occupations.

« S'ils arrivaient en ce moment! » En prononçant ces mots je m'éclairai vers la porte, et déjà j'en avais saisi le verrou; lorsqu'un bruit confus se fit entendre au dehors, et je reconnus les voix de ceux que nous redoutions.

Dans mon anxiété j'agitais le verrou avec un mouvement presque convulsif. Tout à coup le fatal Reich s'écria: « Ils doivent être ici, je les y ai vu entrer l'un et l'autre. »

Que faire? L'épouvante d'Henriette était sans bornes; je ne pensais qu'à elle, je pressais ses mains tremblantes, tantôt sur son sein, tantôt sur mes lèvres; je la conjurai tout bas de se tranquilliser, protestant que je me précipiterais par la fenêtre plutôt que de compromettre sa réputation.

Cependant une porte que l'obscurité nous avait dérobée se présente à mes yeux, j'y cours. Elle donne dans un cabinet sans issue. Mais une vaste armoire m'offre ses entrailles libérales; je m'y élance, non sans craindre que le remède ne soit pire que le mal; et tandis que je me blottis entre les cartons et les robes, Henriette m'entend, prend la clef, et, plus rassurée, va ouvrir la porte de la chambre.

Les premiers mots qui frappent mes oreilles sont des reproches violents de Braun; il somme mademoiselle Werner de faire à l'instant connaître ma retraite. La plus timide colombe s'enhardit lorsqu'elle est poussée à bout par des outrages. Henriette en donna la preuve; elle releva fièrement la tête et interdit à Braun un langage aussi inconvenant.

Pour moi, plus dans ma cachette de la manière la plus incommode, j'admire la présence d'esprit des femmes. Si, au lieu d'une mine clouée, les yeux du grand Œdipe nous eussent séparés, Henriette ne sautait point exécrée avec plus d'assurance.

Lorsqu'on est en vain furé partout, et que l'on résiste à des appels fort peu tendres de Clémentine, l'impétueux Braun s'efforça d'excuser ses emportements par la vivacité de son amour. Son billet trouvé par terre dissipa tous les doutes. Cependant la société s'éloigna sans qu'Henriette eût prononcé le mot de pardon.

Persuadé alors que je n'avais plus rien à craindre, j'essayai de me redresser tant soit peu pour respirer plus librement... Mais les arrêts du destin sont inevitables! Ma tête heurta une pyramide de cartons à chapeaux, qui roula par terre avec fracas.

« Il est là! dans l'armoire! » cria le chambellan; j'imaginai bien qu'il ne voulait être bon; c'est pourquoi j'ai voulu attendre qu'il fût connaître sa présence.

— Les apparences sont contre moi, dit Henriette avec une fermeté que lui inspiraient son innocence et les mauvais procédés de Braun; cependant il n'y a ici en moi que le hasard et la malgôte. Qui, celui que vous cherchez est dans cette armoire, et moi-même je l'ai enfermé pour éviter les fausses interprétations auxquelles pouvait donner lieu notre rencontre fortuite. Mais avant d'ouvrir cette porte, je déclare formellement que cet instant me sépare à jamais de l'Assesseur Braun. »

Braun, frappé de cet accent de vérité, voulut faire quelques objections; mais Henriette, sans l'écouter, ouvrit l'armoire, d'où je m'élançai, la rage dans le cœur.

## X.

Peu m'importaient en ce moment les injures de Clémentine; l'injure que souffrait mademoiselle Werner était ma seule préoccupation. Reich aurait été la première victime de ma vengeance s'il ne se fût adroitement réfugié dans l'armoire que je venais de quitter; elle lui rendit le service que j'en avais espéré vainement, une main compatissante ayant fermé la porte et enlevé la clef tandis que je cherchais mon ennemi parmi les assistants.

Alors ce fut à Braun que je m'adressai; heureusement nous n'avions d'armes ni l'un ni l'autre, car le delat aurait coûté du sang.

Cependant les convives s'étaient assemblés autour de nous, et les représentations du maître de la maison, qui nous priaient de vider notre querelle ailleurs, furent assez puissantes pour retabir la tranquillité.

Henriette était partie sur-le-champ avec sa tante; j'avais également ordonné d'atteler mes chevaux. Dans l'indignation qui me maîtrisait, je laissai entendre à Clémentine que je regardais notre mariage comme rompu; une femme qui avait si peu de confiance dans ma loyauté ne pouvait que me rendre malheureux.

Sans attendre sa réponse, je dis en passant à Braun qu'il me trouverait le lendemain matin dans un petit bois près de B\*\*\*, et je me hâtai de m'éloigner.

## XI.

Rentré chez moi, je fis les préparatifs d'un long voyage. Si le sort me favorisait dans mon combat, j'avais résolu d'aller à Paris pour me distraire et guérir les blessures de mon cœur.

Je ne me couchai point; je partis la nuit même à cheval, et le lever du soleil me trouva au rendez-vous. Braun se lit attendre; une sorte de repentir paraissait le dominer. Maintenant que la passion ne l'aveuglait plus, il reconnaissait que ni moi, dont il avait si une fois appréciée la franchise, ni la sage et modeste Henriette, n'étions capables d'entretenir une intelligence secrète et criminelle. Il me tendit la main en signe de réconciliation, demandant à entendre que la publication de nos démêlés ne servirait qu'à aggraver les traits de la calomnie.

Mais je demeurai sourd à ses paroles. L'espoir qu'il témoignait de voir bientôt s'aplanir ses différends avec Henriette m'indignait jusqu'à la fureur. Je le contraindis de mettre l'épée à la main, et quoique son sang-froid lui donnât sur moi de grands avantages, je parvins à le blesser et à le désarmer. Puis, après lui avoir recommandé prudence et discrétion, je montai à cheval pour gagner ma voiture, et partis à l'instant même.

Parmi des sensations bien contradictoires, celle qui m'agitait le plus, c'est qu'Henriette aurait compassion de Braun, qui venait de répandre son sang, et que cette compassion révélerait peut-être un penchant mal éteint.

Ce fut alors que je reconnus combien je l'aimais. Pour justifier mon inconstance à mes propres yeux je n'aurais pas le colporteur, qui, en nous imputant à crime des hasards innocents, nous avait rapprochés l'un de l'autre, et m'avait donné l'occasion d'apprécier tout le mérite de mademoiselle Werner.

## XII.

Vers la fin du second jour, je suivais tristement la grande route, sans jeter un regard sur les objets qui se succédaient autour de moi, lorsque le postillon me cria qu'une voiture était venue à peu de distance. Je dis arrêter, et, malgré les ténèbres qui commençaient à s'étendre, j'aperçus deux dames dans le plus grand embarras; je m'avancai, et grande fut ma surprise en reconnaissant Henriette et sa tante.

Henriette avait fait connaître à son père les scènes désagréables dont nous venions d'être les acteurs. Non-seulement Werner avait approuvé sa résolution d'aller passer quelques mois chez sa tante, mais il ne lui avait pas caché que cette bonne tante prolonger son séjour auprès d'eux sur son invitation, afin de pouvoir l'emmener aussitôt que serait survenue la rupture qu'il prévoyait depuis longtemps. Une plus ample connaissance avec le caractère de Braun ne lui permettait pas d'hésiter à refuser un pareil genre.

Cette fois je bnis le hasard qui nous réunissait encore, et je commençai même à la regarder comme une sorte de prédestination.

Je m'empressai d'offrir ma voiture aux deux dames, la leur étant fort endommagée. La tante d'Henriette s'était froissé le bras gauche dans sa chute; les douleurs augmentèrent au point que nous fûmes obligés de nous arrêter dans une petite ville voisine.

Une seule auberge s'y trouvait; j'ens donc un logement dans la même maison qu'Henriette. Aurais-je pu la quitter au moment où une fièvre violente se déclarait chez sa compagne?

Nous prodiguâmes ensemble nos soins à la malade, et entre nos cours se bornait un lieu de plus en plus intime.

Henriette avait sur-le-champ envoyée à son père un message pour lui mander l'accident; mais quelque diligente qu'elle fut Werner, lorsqu'il arriva, sa sœur était déjà presque retabie, et il ne manquait que son consentement pour mon mariage avec sa fille.

Le bon Werner me serra dans ses bras en versant des larmes de joie, et m'avoua que depuis bien des années cette union avait été son vœu le plus cher.

« Le ciel a exaucé mes souhaits, s'écria-t-il, et la méchanceté de vos ennemis sera la source de votre félicité. » Nous primes tous ensemble la route de ma campagne, où peu de jours après notre bon cure, mon ancien instituteur, joignit nos mains comme l'étaient déjà nos âmes.

Cet événement fit d'abord la matière de toutes les conver-

sations à B\*\*\*; on prétendait, non sans quelque vraisemblance, qu'en tier la preuve que nous n'avions point été injustement accusés. Cependant le chambellan, qui aurait voulu se procurer l'entrée de notre maison, déclara lui-même s'être permis envers nous ce qu'il appelait une innocente malice; nous consentîmes à lui pardonner, puisque après tout il était la cause première de notre bonheur, mais nous ne voulûmes point le recevoir, car on se preserve plus aisément d'un ennemi déclaré que d'un médisant.

Braun alla conter ses doléances à Clémentine; elle lui confia son dépit, et pour se venger, ils ne surent mieux faire que de nous nuire.

## X.

## Pénitencier militaire de Saint-Germain.

En entrant sous cette vaste porte sombre, en franchissant cette grille dont la clef est tenue par un sous-officier, oublions les brillantes fêtes, les magnifiques splendeurs, le luxe royal, dont ce château fut un temps le théâtre; préparons-nous plutôt à la visite que nous allons faire par le souvenir des prisonniers déshonorés qui ont remplacé dans ces lieux la majesté de Louis XIV ennuagé à Versailles; dans ses tours, le long de ces vastes balcons, erra madame La Vallière, considérée par de rares visites, jusqu'à par son père une âme aimante ne trouva plus que Dieu qui put remplir le vide laissé par le grand roi; dans ce corps de logis, qui fait face à la pelouse, Jacques II, qui, pour être un prince imbecille, n'eût dû pas être nous malheureux, passa plus d'une triste soirée, entre sa femme et sa fille, reportant sa pensée à la belle réception que lui avait faite son hôte de France, et que suivait l'abandon nécessaire réservé au malheur qui s'alabre trop près des grandes prospérités. Le triste monarque, dont le doyen de Kérilène nous montre la modeste cour, mourut là, faisant ces rêves de restauration que plusieurs générations devaient continuer; sa femme, sa fille, y moururent après lui. Depuis lors, les princes de France semblent éviter la contagion de déchéance dont les murs de Saint-Germain étaient imprégnés; le château devint une caserne, puis une école militaire de cavalerie, et enfin il est devenu ce que vous annoncez ces grilles; ces verrous, ces murs qui s'éloignent à la profondeur des fossés, un pénitencier militaire.

Si, en entrant dans ces cours, en entendant fermer derrière soi toutes ces fermes, on n'aigris pas ce serrement de cœur, ce pressentiment douloureux qui vous accablait à la porte de toute prison, eût-ce un saut que la ne va pas voir le crime hideux, c'est par le temps, rendu incorrigible par les mauvaises passions, par les habitudes de corruption et de débauche; on se dit que toute cette population, qu'une faute à privée pour un temps de sa liberté, est dans la force de l'âge, que tous ces prisonniers ont un avenir, qu'ils vivaient sous une loi exceptionnelle, sous la loi militaire, dont la rigueur ne pouvait faire qu'un crime, un crime sévèrement puni, de ce qui, pour un jeune homme de cet âge, dégagé des liens de fer de la discipline, ne serait souvent qu'un tort excusable, ignoré du monde et couvert par l'indulgence de la famille. Pénétrons donc sans hésitation dans cette maison de rachat; nous ne verrons que des corps jeunes et robustes, apprenant à faire un emploi intelligent de leurs forces, des eumis qui s'émouvent à tous les nobles sentiments, et qui travaillent à se réhabiliter assez pour être encore dignes de porter l'uniforme.

Cette institution, qui, jusqu'à présent, a donné les plus heureux résultats, a été appliquée, pour la première fois, à l'armée par ordonnance royale du 5 décembre 1852. Les assés en furent faits dans les bâtiments de l'ancien collège Montargis, situés entre le collège Sainte-Barbe et la place du Panthéon; mais ce local, dont les soutiers constructions vont disparaître dans les plans d'agrandissement et d'emblanchissement qui vont s'exécuter dans ce quartier, devait bientôt trop être pour le nombre des détenus; il fallut faire un nouveau choix, et, au mois d'Avril 1856, le pénitencier militaire fut transféré à Saint-Germain. Les vastes appartements, les galeries, avaient été distribués en rangées de cellules ordinaires, où chaque prisonnier se retire le soir; les cellules avaient fait place à des cellules luxueuses, où sont renfermés ceux qui ne se soumettent pas à l'ordre de la maison. L'immense hauteur des salles d'armes, des salles de gal, avait été remplie en plusieurs étages d'ateliers, et le château royal pouvait recevoir cinq cents prisonniers. La haute surveillance du pénitencier est remise à M. le lieutenant-général comte Sébastiani, commandant de la première division, et qui, plus d'une fois, a manifesté le chaleureux intérêt qu'il porte à l'établissement; chaque année un inspecteur-général est désigné par le ministre de la guerre pour lui faire un rapport sur les résultats de l'année et les améliorations à obtenir.

Cette création, dont tout l'honneur revient à M. le maréchal Soult, est surtout remarquable par ce point, que le commandant militaire est seulement suspendu de son service, mais ne cesse pas de faire partie de l'armée et reste soumis à un code particulier qui la régit. Lorsqu'il entre dans le pénitencier, on l'envoie le jugement d'un conseil de guerre, il est dépourvu pour un temps de l'uniforme de son régiment, et on revêt un de couleur grise, dont la forme rappelle beaucoup celui de la petite tenue du cavalier, et dont la simplicité n'admet aucune de ces couleurs voyantes et baroques dont on affuble ordinairement les détenus. Le tenue militaire est de rigueur pour tous les chefs employés à l'établissement; ces chefs sont encore soumis à tout ce qu'ils devaient observer à l'égard de leurs soldats; il leur est défendu d'insulter, de maltraiter de gestes ou de paroles les détenus, qui, de leur côté, doivent le respect à leurs chefs de tout grade. Afin que personne n'en ignore, les dispositions qui régissent ces devoirs réciproques sont lues tous les dimanches à l'inspection. Tous les mouve-

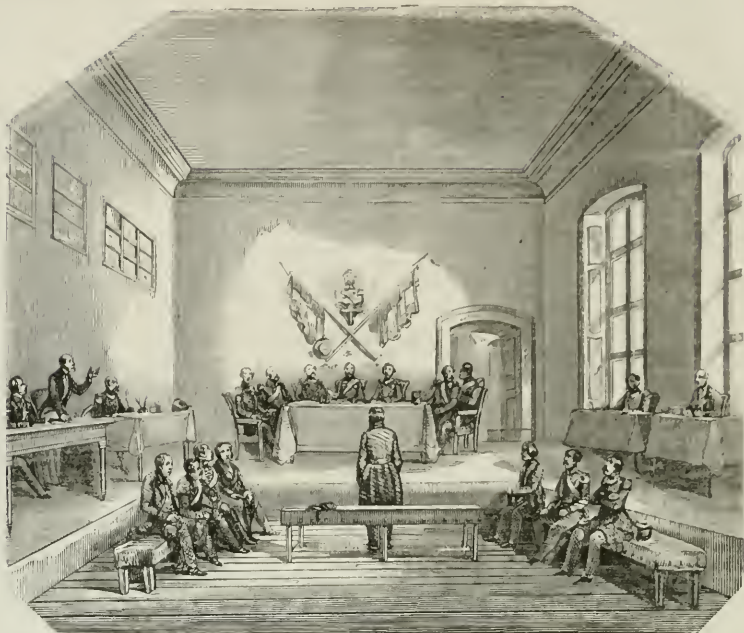


ments sont réglés par le commandement militaire; le compte de *masse* que le condamné avait à son régiment est transmis à l'administration, qui continue à le régler de la même manière; les fautes contre la discipline sont punies disciplinairement; les délits et les crimes sont soumis aux conseils de guerre; enfin, à l'expiration de leur peine, ceux qui n'avaient plus qu'un an de service à faire sont renvoyés dans leurs foyers, les autres sont dirigés sur un des trois bataillons d'infanterie légère d'Afrique; quelques-uns, par une exception que leur mérite une conduite exemplaire, obtiennent la faveur de rentrer, aussitôt après leur libération, dans des régiments de l'armée intérieure.

Le système d'Auburn est celui dont se rapproche le plus le système de Saint-Germain, c'est-à-dire que les prisonniers couchent isolément dans des cellules et mangent et travaillent en commun et en silence. Pendant les récréations, ils peuvent parler. Nous allons examiner l'emploi d'une journée de travail pendant l'hiver.

A six heures et demie du matin, un tambour choisi parmi les prisonniers bat la *diane*, signal du réveil; les sous-officiers surveillants prennent les clefs de leurs divisions respectives et vont ouvrir les cellules. Chaque détenu nettoie sa demeure nocturne, plie dans des dimensions données ses couvertures et le sac de campement dans lequel il couche; les ablutions corporelles ont lieu dans les

corridors, du 1<sup>er</sup> octobre au 1<sup>er</sup> avril; le reste de l'année, elles ont lieu dans la cour; tous



(Conseil de guerre à Paris.)



(Entrée du Penitencier militaire de Saint-Germain.)

les détails d'une propriété parfaite sont scrupuleusement surveillés et s'exécutent en silence.

Environ un quart d'heure après, les détenus descendent en ordre dans la cour; l'appel a lieu de la même manière et avec les mêmes batteries que dans la ligne; les hommes sont formés en bataille sur trois rangs et inspectés. La distribution du pain se fait immédiatement; chaque homme reçoit pour sa journée une ration de pain de même poids et de même qualité que celui délivré à la garnison. Aussitôt après, au commandement de l'adjudant de semaine, tous les détenus sont con-

duits en ordre et au son de la caisse à leurs ateliers; chacun d'eux se rend à la place qui lui est assignée et se met à l'ouvrage; à l'exception d'explications données à voix basse par les contre-maîtres, un silence complet règne partout; rompre ce silence est un cas de punition.

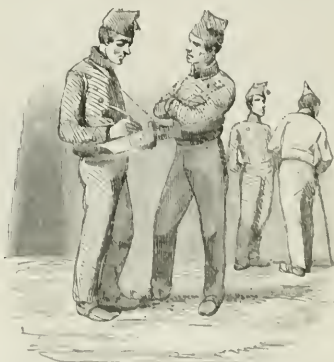
A huit heures et demie a lieu la visite du chirurgien-major; il visite les malades mis à l'infirmerie pour indispositions légères; à la *tisanerie* il reçoit ceux qui viennent se présenter, prescrit les remèdes nécessaires et envoie à l'hôpital du lieu ceux dont l'état exige cette translation; là, dans une salle consignée, ils reçoivent, comme tous les autres malades, ces soins touchants que l'on rencontre partout où se trouvent les dignes sœurs de charité.

A onze heures du matin, un roulement donne le signal du repas; les hommes sortent des ateliers en ordre et se forment en bataille; au commandement de l'adjudant, ils entrent au réfectoire, tous s'arrêtent devant leur place accoutumée et se tiennent debout; à un coup de baguette, tout le monde s'assied et le repas commence.

A son arrivée au pénitencier, chaque détenu est pourvu d'un litre, d'une gamelle de même contenance et d'un gobelet d'un quart de litre, le tout en étain; il reçoit, de plus, une cuiller de bois et un contenu à pointe arrondie; tous ces objets sont disposés sur la table à la place du détenu auquel ils appartiennent.

Les rations sont individuelles; elles consistent, pour le repas du matin, le mardi, jeudi et dimanche, en une soupe grasse et une portion de viande désossée pesant quatre-vingt-douze grammes; et pour le repas du soir, les mêmes jours, en une soupe aux légumes; les autres jours de la semaine, les détenus reçoivent, pour le repas du matin, une soupe aux légumes; et pour le repas du soir une portion de légumes assaisonnés.

Les détenus qui se conduisent bien peuvent améliorer leur nourriture en prenant à leurs frais, au repas du matin,



(Costume des détenus du Penitencier militaire de Saint-Germain.)

un quart de litre de vin, dix centimes de fromage, un demi-kilog. de pain bis-blanc. On retire cette permission pendant un temps donné à ceux qui se font indulger des punitions.

A onze heures et demie, un nouveau coup de baguette annonce la fin du repas; les hommes, qui, pendant toute sa durée, ont gardé le silence, se lèvent, sortent en ordre et vont au préau à la récréation; là encore ils sont suivis par ces conseillers muets qu'une bienveillante prévoyance a multipliés autour d'eux; des inscriptions inégalement choisies mettent sans cesse sous leurs yeux des avis résumés en phrases courtes et qui frappent l'esprit en se fixant dans la mémoire. Dans leurs ateliers, si un moment de découragement a ralenti leur ardeur, en levant la tête, ils ont lu :

LE TRAVAIL DU CORPS  
DÉLIVRE DES PEINES  
DE L'ESPRIT.

Dans ces inscriptions ils trouvent même une protection; si un maître d'atelier ou un surveillant oublie les recommandations du règlement, l'ouvrier peut lui montrer sur la muraille :

PRENDS TON PROCHAIN  
AVANT DE LE MÉNAGER.

Dans les préaux, il n'a pas suffi de défendre les mauvais propos et les jeux de hasard; il a fallu mettre ces hommes

en garde contre l'entraînement de la colère ou de leurs courts loisirs; ils lisent ici :

POINT DE PRIORITÉ POSSIBLE AVEC LA PASSION DE JEU :  
UN COMMENCE PAR ÊTRE DÉPÊ, ON FINIT  
PAR ÊTRE TRIPON.

et là :

DANS UN CŒUR PERVERS, LA PASSION DU JEU  
MÈNE A L'ÉCHAFAUD;  
DANS UNE ÂME ENCORE HONNÊTE,  
ELLE CONDUIT AU SUICIDE.



(Une cellule du Penitencier militaire de Saint-Germain.)

Toutes ces pensées sont salutaires, utiles; mais nous ne pouvons nous refuser à citer deux encore qui nous ont surtout frappé. En entrant au pénitencier, le condamné trouve sa sentence justifiée par la morale quand il aperçoit devant lui, dans la première cour, ces mots :

QUOIQUE ENFRUIT LA LOI N'EST PAS DIGNE  
D'ÊTRE LIBRE.

Enfin, en sortant, voici la dernière pensée qui trou-



véra sur ces murs qu'il abandonne :

ON NE PEUT PLUS ROUGIR DE SES FAUTES QU'AND A TOUT FAIT POUR LES RÉPARER.

Reprenons l'emploi de la journée. Pendant que leurs camarades causent ou lisent des livres d'instruction appartenant à l'établissement, ceux qui sont illettrés vont assister à un cours d'enseignement mutuel qui a lieu à la même heure.

A midi et demi, après l'appel, les travaux recommencent, et se prolongent jusqu'à sept heures; le souper ne dure qu'un quart d'heure; la retraite se bat, et à huit heures un roulement annonce le coucher. Chaque homme emporte dans sa cellule son bidon rempli d'eau; les portes sont fermées, et les clés rapportées à un poste intérieur, où elles restent sous la responsabilité de deux surveillants de garde. Pendant la nuit, un officier de service fait, dans l'intérieur, trois rondes, pour s'assurer s'il n'y a pas d'hommes malades ou de tentatives d'évasion, et le commandant d'une garde de vingt-six hommes, placée au pénitencier, est chargé des rondes extérieures.

L'été n'apporte à ce régime d'autre changement que d'avancer l'heure de la *diane*, et de prolonger d'une heure la journée d'atelier, qui se trouve ainsi portée à onze heures de travail.

Le dimanche est un jour consacré plus spécialement aux soins de propreté : ce jour-là, chaque homme descend dans les préaux son sommier, son sac de campement, sa couverture et son oreiller pour les battre; les cellules sont frottées, les portes et les serrures nettoyées à fond. Après une première inspection des sous-officiers, les prisonniers, dans leur tenue la meilleure, vont assister à la messe dans la chapelle gothique ornée par Louis XIII, et où Louis XIV fut baptisé. Du haut de cette chaire qu'ont occupée les plus grands orateurs chrétiens, un aumônier leur fait une instruction religieuse. C'est un spectacle imposant que de voir de la tribune tous ces hommes en colonne serrée, officiers et sous-officiers en tête, assister avec respect au

service divin. On ne peut se défendre d'une vive émotion, lorsque, au moment où le prêtre élève l'hostie, cette masse compacte, par un seul mouvement, met le genou en terre, et écoute, dans un pieux recueillement, les chants que font entendre quelques-uns de leurs camarades placés derrière l'autel. On est bien plus impressionné encore si l'on vient à apprendre là que ces voix énergiques chantent des vers composés par ou de ceux qui les a précédés dans ce séjour d'expiation, un jeune soldat que son talent, ses malheurs et son repentir avaient rendu célèbre, il y a quelques années. J'ai vu plus d'un oeil devenir humide quand une voix jeune et fraîche fait entendre ces paroles :

Sur nous qui l'improrons, à genoux sur la pierre;  
Sur nous tons, qu'un moment d'imprudence et d'erreur  
Conduisit en ce lieu, domaine du malheur,  
O Dieu! laisse tomber un regard tutéaire.

Et plus loin :

Du trône saint d'où ta main guide  
Les astres roulant dans le vide,  
Seigneur, Dieu d'ément, oh! viens  
notre douleur!  
Vois nos regrets et nos alarmes,  
Remis-nous la liberté, nos armes,  
Et finis nos jours de malheurs.

Le digne aumônier qui dirige la conscience de ces soldats leur a dit, du haut de la chaire de vérité, que tout motif humain devant être écarté dans l'accomplissement des choses saintes : « Vos actes religieux, leur a-t-il dit, sont entre le ciel et vous, et jamais ils ne servent à vous procurer des biens temporels. » Cette règle, sagement observée, éloigne tout soupçon d'hypocrisie. Le 30 avril dernier, une soixantaine de détenus ont reçu la communion des mains de notre seigneur l'évêque de Versailles, qui vient tous les ans visiter et consoler les habitants du pénitencier.

Les touchantes allocutions de ce pasteur, les sages instructions de l'aumônier, ne sont pas les seuls moyens que l'on emploie pour fortifier dans le cœur des prévenus le désir de



(Chapelle du Pénitencier militaire de Saint-Germain.)



(Pénitencier militaire de Saint-Germain. — Atelier.)



(Pénitencier militaire de Saint-Germain. — Remise de peine.)



leur régénération morale; le lieutenant-colonel Boninville, commandant du pénitencier, seconde puissamment tous les sentiments qui peuvent traîner au bien ces jeunes cotillons, qu'un seul instant d'erreur a souvent anéantis; la, un registre de moralité est établi avec un soin scrupuleux, et présente un compte ouvert à chaque homme; et y inscrit exactement les progrès successifs dans la conduite et le travail, ainsi que les punitions et les motifs de ces punitions. A deux époques de l'année, au 1<sup>er</sup> mai et dans le mois de novembre, le commandant va examiner les livres que tout avoir obtenu de bon à la clinique royale; mais cette faveur ne peut s'étendre qu'à ceux qui ont au moins subi la mesure de leur captivité; les lettres de grâce qui réduisent ou remettent la peine sont lues à la grande revue du dimanche, à midi, en présence de tous les détenus formant le carré. C'est là un beau jour pour tous, et pour ceux qui sont rendus à la France, à l'année, à leur famille, et pour ceux qui à la dévotion de leurs amis semblent dire: Méritez, espérez.

Le lendemain de ce jour de délivrance est souvent triste et plein de regrets. On sait, en effet, que les abords des prisons, les jours où les portes doivent s'ouvrir, sont assiégés par des hommes perdus, par d'ignobles femmes, qui spéculant à la fois sur le pécule amassé pendant la captivité, sur les privations subies, sur l'enivrement du grand air de la liberté, godelisent les libérés comme une proie, s'emparent d'eux, les entraînent à tous les désordres, à toutes les débauches; et ces heures du matin doivent se féliciter si, le lendemain, au réveil, ils n'ont perdu que le fruit de leurs économies forcées.

L'administration du pénitencier de Saint-Germain vient de donner un bon et grand exemple. Il y a quelques jours, seize hommes avaient atteint le terme de leur expiation ou obtenu remise du reste de leur peine; au lieu de quitter le château pour tomber dans les hideuses séductions qui déjà les attendaient, on les a vus, revêtus de l'uniforme des corps divers auxquels ils appartenaient avant leur faute, sortir en rangs sous le commandement d'un sous-officier, traverser un pas et en bon ordre cette ville que leurs dévanciers avaient plus d'une fois troublée des exès de leur joie et se diriger sur Versailles, où ils ont trouvé dans la discipline militaire l'appui dont ils avaient besoin contre eux-mêmes. Loin de se plaindre de cette précaution, ils ont chargé le sous-officier qui les accompagnait de leurs remerciements pour le commandant.

Rendons un juste hommage à M. le maréchal Saut, dont la prévoyante sollicitude a créé, organisé cet établissement, où, tandis que la punition se subit, l'homme s'améliore, et d'où il sort le cœur plus affermi dans le bien, l'intelligence plus cultivée, et possédant une des industries qui s'exploitent dans les limites ou neuf ateliers entre lesquels les prisonniers sont répartis. Mais pour que la zébrée pensée du ministre produisit tous ses résultats, il fallait que l'exécution en fût remise à un officier dont le cœur fût noble, la pensée droite, la raison ferme; le pénitencier de Saint-Germain a dépassé toutes les espérances, et le maréchal et les officiers recommandables de cet établissement ont reçu leur plus doux récompense quand les rayonnés ont constaté que parmi tous les militaires rendus à la liberté depuis 1850, on ne compte qu'une récidive sur deux cents libérés, que plusieurs ont obtenu de l'avancement, occupent des emplois de confiance et même ont mérité des distinctions.

**Académie des Sciences.**

**COMPTE RENDU DES SECONDE ET TROISIEME TRIMESTRES DE 1845.**

(Voir l'Ir., p. 247, 254, 258; t. II, p. 182 et 188.)

**II. — Sciences physiques et chimiques.**

**Compressibilité des liquides.** — La propriété dont jouissent tous les corps de pouvoir être réduits à un volume moindre sous l'influence d'une pression plus forte que celle à laquelle ils étaient d'abord soumis, a été longtemps inconnue dans les liquides. C'est à MM. Sturm et Colladon que l'on doit les premières mesures exactes de la contraction des corps qui existent à cet égard. M. Aimé, professeur de physique au collège d'Alger, a fait de nouvelles expériences à ce sujet, à l'aide d'appareils à déversement, analogues à ceux dont l'idée est due à M. Walfredin. La mer, qui atteint une profondeur considérable aux environs d'Alger, lui a fourni le moyen d'obtenir des pressions variables jusqu'à 220 atmosphères. Les corps soumis à cette énorme pression doivent être plongés à environ 2 200 mètres au-dessous du niveau de la mer. Chaque centimètre carré de leur surface supporte un poids d'environ 227 kilogrammes.

Un résultat important des expériences de M. Aimé, c'est que la contraction éprouvée par le liquide est proportionnelle à la pression à laquelle on le soumet. Cette loi a été vérifiée par lui jusqu'à 220 atmosphères de pression. Il est à noter aussi que les nombres qu'il a obtenus à la température de 12° 6 sont supérieurs à ceux que MM. Sturm et Colladon ont trouvés pour la température de zéro.

**Elasticité des alliages.** — M. Wertheim avait présenté à l'Académie, dans le courant de l'année dernière, un travail extrêmement remarquable sur les propriétés mécaniques des métaux simples. Dans un second mémoire, faisant suite au premier, il s'est occupé des alliages. Ce sujet, malgré le fréquent emploi des alliages dans les arts, n'a encore été que

fort peu étudié, surtout en ce qui concerne l'élasticité. Les expériences de M. Wertheim ont porté sur cinquante-quatre alliages binaires et sur neuf alliages ternaires, parmi lesquels se trouvent le laiton, le tombac, le métal des tambours trempé et non trempé, le bronze, le pakong, l'alliage des caractères typographiques, etc. Les résultats les plus positifs auxquels il soit parvenu sont les suivants :

1<sup>o</sup> L'élasticité d'un alliage est en général égale à la moyenne des élasticités des métaux constituants; quelques alliages de zinc et de cuivre font seule exception;

2<sup>o</sup> Les alliages se comportent comme les métaux simples quant aux vibrations longitudinales et transversales et quant à l'allongement, c'est-à-dire qu'il existe entre ces divers éléments des rapports que la théorie indique et que l'expérience confirme d'une manière satisfaisante.

**Electricité, galvanisme, electro-magnétique, etc.** — MM. Edmond Becquerel et de La Rue, de Genève, se sont Tun et l'autre occupés séparément de rechercher les lois de dégagement de la chaleur pendant le passage des courants électriques à travers les corps solides et liquides.

Parmi les autres communications que l'Académie a reçues sur cette branche importante de la physique, nous devons citer une théorie de la pile voltaïque par le prince Louis-Napoléon, a. la netteté des raisonnements et des résultats, a été déterminé M. Arago à publier entièrement la lettre du prince.

Mais l'expérience la plus curieuse, sans contredit, est celle que MM. Palmieri et Sauti-Linari ont exécutée en Italie, et qui a été communiquée à l'Académie par une lettre de M. Melloni. Elle est relative aux courants d'induction produits sous l'influence du magnétisme terrestre. Ces courants, découverts par M. Faraday en 1851, pourraient aussi être appelés courants instantanés ou temporaires, parce qu'ils ne durent qu'un instant. Ils se développent dans les corps conducteurs de l'électricité, sous l'influence d'un autre courant ou sous celle d'un aimant, et sont soumis à la loi générale suivante : « Lorsqu'un circuit conducteur fermé commence à recevoir dans quelques-uns de ses points l'action d'un courant quelconque, il est traversé par un courant inverse; lorsqu'il cesse de recevoir cette action, il est traversé par un courant direct; enfin, pendant qu'il reçoit cette action d'une manière constante, il est traversé par aucun courant et n'éprouve aucune modification apparente sensible. » (Phys. de Poiret.)

Or, on sait que la terre peut être comparée à un grand aimant; son action sur les circuits fermés était donc facile à prévoir depuis que M. Faraday avait signalé l'existence de courants d'induction excités dans des spirales de cuivre par le rapprochement et l'éloignement brusques d'un aimant. C'est l'haldé physique en même temps démontré directement l'action de la terre sur les mêmes spirales retournées rapidement dans le plan du méridien magnétique. Mais il lui avait fallu employer un instrument très-sensible pour reconnaître l'influence du magnétisme terrestre, et toutes les tentatives faites depuis cette époque pour obtenir des effets plus puissants avaient été complètement infructueuses.

Enfin, MM. Palmieri et Sauti-Linari, après avoir varié leurs appareils de plusieurs manières, sont parvenus à en construire un qui est assez puissant pour imprimer des commotions sensibles et pour décomposer l'eau. Il paraît même probable à M. Melloni, qu'au moyen de quelques modifications à leur appareil, ses ingénieux compatriotes arriveront à rougir les fils métalliques et à produire des étincelles électriques.

**Chaleur latente de la glace.** — Lorsqu'on mêle ensemble un kilogramme d'eau à 10° et un kilogramme d'eau à 80°, le mélange a une température de 42°, précisément égale à la moitié de la somme 10 plus 80. Un kilogramme d'eau à zéro, c'est-à-dire à la température de la glace fondante, et un kilogramme à 80° donneraient encore un mélange à 50°. Mais il n'en est plus de même lorsqu'on substitue un kilogramme de glace à zéro à un kilogramme d'eau de même température. Le mélange de cette glace avec l'eau à 80° donnera de l'eau à une température très-basse, que Laplace et Lavoisier ont évaluée à 5°; de sorte que, suivant ces savants illustres, il faut 75° de chaleur pour faire passer un kilogramme de glace à zéro à l'état d'eau ayant la même température. C'est cette chaleur absorbée uniquement pour la transformation du solide en liquide, et dont le thermomètre n'accuse plus l'existence, que l'on appelle chaleur latente.

MM. de La Provostaye et Desorms ont pensé avec raison que cette donnée importante avait besoin d'être déterminée par de nouvelles observations, et ils ont entrepris une longue série d'expériences qui leur a donné pour la chaleur latente de fusion de la glace, un nombre beaucoup plus fort que celui de Laplace et Lavoisier, savoir 79 au lieu de 75.

Leur travail, qui est destiné à figurer dans le recueil des savants étrangers, a été l'objet d'un rapport très-favorable de M. Becquerel. Cet habile physicien avait lui-même effectué un grand nombre d'expériences dans le même but, et il était parvenu à des résultats presque identiques. On doit donc considérer comme à fort peu de chose près exact le nombre 79, adopté désormais pour la chaleur latente de fusion de la glace.

**Singuliers effets de rupture.** — M. Ségurier a répété devant l'Académie une expérience fort curieuse, déjà indiquée par M. Bellain, et depuis par M. Sorel. Tout le monde connaît les larmes butyriques, ces petits fragments de verre en forme de perle allongée, terminés par une queue très-effilée, que l'on obtient en laissant tomber dans l'eau froide, de l'extrémité de la canne du verrier, quelques parcelles de verre en fusion. On sait qu'il suffit de casser l'extrémité de la larme, pour que celle-ci se redresse instantanément en poussière, avec une petite détonation.

La nouvelle expérience consiste à briser un vase de verre ou de terre, une bouteille, par exemple, à résisté à des pressions intérieures de plus de vingt atmosphères, au moyen

d'une seule larme butyrique faisant explosion au milieu du liquide dont ils sont remplis.

Une autre expérience non moins curieuse est due à M. Ségurier. On suspend en l'air un verre cylindrique ordinaire rempli d'eau, et dont le fond est remplacé par un obturateur en parchemin; une faible larme de haut en bas, au centre du liquide et suivant l'axe du cylindre, détermine la rupture des parois en une foule de parcelles longitudinales et étroites, parallèles entre elles, comme les douves d'un tonneau dont on enlèverait les cercles.

Dans ces deux expériences, lorsque les vases ne sont point entièrement pleins, les fractures s'arrêtent précisément à la hauteur du niveau du liquide. Cette circonstance a de l'analogie avec ce qui a été observé lors de l'explosion de certaines machines à vapeur.

**Optique.** — M. Adolphe Matthiessen d'Altona a fait à l'Académie plusieurs communications d'un haut intérêt, dont le laconisme des comptes rendus officiels ne nous permet pas de donner le détail. Au nombre des instruments proposés par l'auteur, on remarque des lunettes de spectacle qui, sous un volume réduit, offrent plus de lumière et de champ que les lunettes usitées, grossissent davantage, et coûtent moins. M. Matthiessen a trouvé aussi un verre de couleur vert parfaitement monochromatique. Enfin, il a imaginé un appareil commode et portatif, à l'aide duquel on peut voir les raies noires du spectre beaucoup plus aisément que par toute autre méthode. Employé à l'analyse de la flamme d'une chandelle, cet appareil fait apercevoir trois spectres différents l'un de l'autre par la nature et la position des raies de Fraunhofer: le premier provenant de la combustion de l'oxyde de carbone; un second provenant de la lumière qu'émettent les molécules de carbone incandescentes qui naissent dans la flamme; enfin, un autre qui résulte de la combustion de l'hydrogène.

Nous soulignons que le rapport détaillé qui nous était promis pour un délai rapproché, le 24 avril dernier, ne se fasse pas trop longtemps attendre.

**Photographie.** — La formation des images de Moser, dont nous avons déjà parlé ailleurs (voir tome 1<sup>er</sup>, page 254), et la théorie des images daguerriennes, ont fait le fonds de communications assez nombreuses. Mais comme il s'agit de sujets que l'on est loin d'avoir ramenés à une théorie simple, et sur lesquels il y a presque autant d'opinions que de physiciens, nous pensons inutile d'en entretenir cette fois nos lecteurs.

**Travaux chimiques.** — Une analyse fort remarquable des principes constituants du thé, par M. Péligot, est le travail chimique le plus intéressant qui ait occupé l'Académie.

Voici les résultats principaux auxquels ce chimiste est parvenu.

Le thé est, de tous les végétaux analysés jusqu'à ce jour, celui qui renferme la proportion d'azote la plus considérable. Cette proportion est pour 100 parties de thé desséché à 110 degrés, contenue dans le petit tableau ci-après :

Thé pekoé . . . . .	6,28
— joudre à canon . . . . .	6,15
— soulong . . . . .	6,15
— assam . . . . .	5,10

En opérant sur 27 sortes de thé, M. Péligot a trouvé que les thés verts contiennent, en moyenne, 40, et les thés noirs 80 pour 100 de carbone. L'analyse de cette eau que la feuille contient déjà, soit que la dessiccation en Chine n'ait pas été complète, soit qu'elle ait absorbé pendant ou après son transport une certaine quantité d'humidité, a exprimé la proportion des produits solubles dans l'eau chaude, pour 100 parties de thé, par les nombres suivants :

Thés noirs secs . . . . .	42,5
— verts secs . . . . .	47,1
— noirs pris dans leur état commercial . . . . .	58,4
— verts dans le même état . . . . .	45,4

Lorsqu'on évapore à siccité une infusion de thé, il reste un résidu brun-chocolat qui, lorsqu'il provient du thé vert poudré à canon, contient 453 d'azote sur 10 000 parties, et 470 lorsqu'il provient du thé noir soulong.

La principale matière azotée qui se trouve dans l'infusion de thé est une substance très-riche en azote, cristallisable, la *théine*, qu'on rencontre également dans le café (ce qui lui a fait souvent donner le nom de *cafféine*), et qui existe aussi dans le *guayana*, médicament fort recherché par les Brésiliens. M. Péligot a trouvé jusqu'à plus de p. 100 de théine, proportion beaucoup plus considérable que celle qui avait été admise jusqu'à ce jour; et, ce qui n'est pas moins curieux, il a signalé dans la l'existence en forte proportion d'une autre matière azotée, la *caséine*, dont le thé, dans son état ordinaire, renferme 14 à 15 p. 100.

« On voit, en resumant ces expériences, dit M. Péligot, que le thé renferme une proportion d'azote tout à fait exceptionnelle; mais il faut se rappeler que cette matière n'est pas prise dans son état naturel, et qu'elle nous arrive après avoir été, pour ainsi dire, manufacturée. On sait, en effet, qu'avant d'être livré à la consommation, le thé subit une torréfaction qui ramollit la feuille et qui permet d'en exprimer, au moyen de la pression exercée par les mains, un suc assez abondant, âcre et légèrement caustique; la feuille est ensuite enroulée et desséchée plus ou moins rapidement, selon qu'il s'agit de la fabrication du thé vert ou de celle du thé noir. Or, il est possible que ce suc soit peu ou point azoté et que sa séparation augmente par suite la quantité d'azote qui reste dans la feuille. Il déterminant cela qui se trouve dans les feuilles fraîches des arbres à thé cultivés aux portes de Paris, dans les feuilles ponicées de MM. Uels. Un trouve à 57 d'azote, par 100 de thé desséché. Peut-être la différence du climat et la culture suffit-elle pour produire ces variations. »

L'auteur a terminé son travail par quelques considérations



sur l'emploi du thé considéré comme boisson et comme aliment. « On ne peut nier, dit-il, en présence de la proportion d'azote renfermée dans cette feuille et de l'existence de la caséine, que le thé soit un véritable aliment lorsqu'il est consommé dans son ensemble, avec ou sans infusion préalable, comme le consommé, assure-t-on, quelques populations indiennes. »

Ainsi on lit dans une lettre de Victor Jacquemont : « Le thé vient à Gachemir par caravane, au travers de la Tartarie chinoise et du Thibet... On le prépare avec du lait, du beurre, du sel et un sel aléatin d'une saveur amère... A Kanawar, on le fait d'une autre façon : on fait bouillir des feuilles pendant une heure ou deux, puis on jette l'eau et on accommode les feuilles avec du beurre rancie, etc. »

Les rapides progrès de la chimie ne feront jamais oublier les travaux des pères de la science, parmi lesquels figure au premier rang notre illustre Lavoisier. On ne peut donc qu'applaudir au projet, déjà formellement annoncé depuis quelques années par M. Dumas, de rendre un digne hommage à la mémoire de ce grand homme, en publiant ses œuvres complètes. Président de l'Académie en 1845, M. Dumas a sollicité du ministre de l'Instruction publique le concours du gouvernement pour cette publication, et le ministre, dans une lettre adressée à l'Académie à ce sujet, s'est exprimé dans ces termes :

« Je viens appeler votre attention sur un projet qui se lie aux dispositions législatives adoptées en 1842 et en 1845, pour la réimpression des œuvres de deux savants géomètres. En demandant aux Chambres les crédits nécessaires pour ces deux réimpressions, j'avais pensé que la même disposition pourrait s'étendre à divers écrits éminents dans d'autres parties du vaste domaine des sciences. Ce serait le moyen de réaliser, pour les études mathématiques et physiques, dans des limites nécessairement plus étroites, ce qui a été fait depuis quelques années pour l'histoire nationale. Dans cette vue, et pour répondre à un vœu récemment exprimé dans un rapport présenté à la Chambre des députés ; je désirerais que vous voulussiez bien consulter l'Académie des Sciences sur l'intérêt qu'il y aurait à publier, aux frais de l'Etat, les œuvres de Lavoisier. Il n'y a pas dans l'histoire de la chimie, un nom plus digne d'un pareil hommage : il n'y a pas non plus de publication plus utile, si l'on songe que Lavoisier est mort en préparant une édition complète de ses œuvres, qui manque encore aujourd'hui à la science. »

Nous ne commissions pas encore la réponse de l'Académie. Nous savons seulement que M. Arago a remis à la commission nommée pour préparer cette réponse des manuscrits de Lavoisier qu'il possédait ; et nous souhaitons vivement que l'on ne tarde pas à rendre un hommage si mérité à la mémoire de cette victime d'une terrible réaction contre les abus de l'ancien régime.

## ROMANCIERS CONTEMPORAINS.

CHARLES DICKENS.

## Expériences américaines : Martin prend un associé. — Vallée d'Eden en perspective.

(Suite. — V. 1. II, p. 26, 58, 105, 139, 153, 211, 251 et 296.)

Voire Tour de Londres, monsieur, poursuivit le général, souriant dans l'intime et satisfaisante conviction de l'étendue de ses lumières : votre Tour, située dans le voisinage immédiat de vos pères, de vos promouées, de vos arcs de triomphe, de votre opéra, de votre royal Almack, est tout naturellement la résidence où peuvent s'établir les pompes et le luxe royal d'une cour étourdie et légère. En conséquence, monsieur, c'est là que se tient votre cour (1). — Êtes-vous allé en Angleterre ? demanda Martin.

— Grâce à la presse, oui, monsieur ; répondit le général ; je m'y suis rendu en lecture, pas autrement. Vous êtes ici chez un peuple studieux, monsieur ; vous trouverez parmi nous une connaissance des choses qui vous surprendra.

— Ne l'en doute nullement, répliqua Martin, lorsqu'il se vit interrompu par M. Aristide Kettle, lequel murmura à son oreille :

— Vous connaissez le général Choke ?  
— Non, reprit Martin sur le même ton.  
— Vous savez sans quel point de vue on le considère ici ?  
— Comme l'un des hommes les plus remarquables du pays, répondit Martin à tout hasard.

— Justement ; j'étais sûr que vous auriez entendu parler de lui.  
— Je crois, dit Martin, s'adressant au général, je crois être assez heureux pour avoir une lettre d'introduction auprès de vous, monsieur ; elle est de M. Bevan, du Massachusetts, & ajouta-t-il en lui présentant.

Le général la prit et la lut avec attention ; de temps en temps il s'arrêtait pour lancer un regard aux deux étrangers. Arrivé à la signature, il s'avoua, donna une poignée de main à Martin, et s'assit auprès de lui.

« Ainsi donc, vous songez à vous établir dans l'Eden ? lui dit-il.

— Sauf meilleur avis, et en me conformant à vos conseils et aux renseignements fournis par l'agent. On m'a assuré qu'il n'y a rien à faire dans les vieilles villes.

— Je puis vous présenter à l'agent, monsieur, dit le général ; je le connais, car je suis membre de la corporation des propriétaires du territoire de l'Eden. »

Cette nouvelle, des plus sérieuses pour Martin, lui donna fort à penser. Son ami du Massachusetts n'avait fait tant de fond sur les conseils du général que parce que, le croyant étranger à toutes les spéculations de terrain, il en attendait un avis désintéressé. En effet, c'était tout récemment que le général avait pris un intérêt dans la corporation de l'Eden ; et il expliqua à Martin que depuis lors il n'avait eu aucune communication avec M. Bevan.

« Nous n'avons que bien peu à hasarder, dit Martin avec anxiété ; seulement quelques guinées, et ce peu est tout notre avoir ! Dites, général, croyez-vous que cette spéculation puisse offrir quelques chances de succès à un homme de ma profession ?

— Et croyez-vous, dit le général d'un ton grave ; croyez-vous que si la spéculation n'offrait aucune chance de succès, j'eusse fait la folie d'y mettre mes dollars ?

— Je ne parle pas des vendeurs, dit Martin, mais des acquéreurs. Y a-t-il chance pour les acquéreurs ?

— Pour les acquéreurs, monsieur ! répéta le général avec quelque émotion et d'un ton péremptoire, je conçois. Vous venez d'une contrée vieille, qui a enlaidi, sans doute, la tour de Babel, les vœux d'or les ont enlaidis, de temps immémorial, elle s'agenouille. Mais cette terre-ci, monsieur, est neuve et vierge. L'homme ici ne met pas de crédit comme dans la vieille Europe. Nous n'avons pas derrière nous, pour excuse, l'exemple de siècles coulés en pratiques corrompues ; point de faux dieux chez nous, monsieur ; l'homme s'y montre dans toute sa grandeur native. Si ce n'est pas dans ce but que nous avons combattu, c'est en vain que notre sang aura coulé. Me voilà ici, moi, monsieur, ajouta le général, plantant devant lui son parapluie comme un digne représentant de sa phlan hope (et c'était un affreux parapluie) ; me voici, avec ma tête grise et mon sens moral ; et bien, irais-je, désavouant mes principes, plaquer mes capitaux dans une spéculation que je ne jugerais pas féconde en espérances et en chances de bonheur pour moi prochain, pour mes semblables ! »

Martin, qui ne pouvait s'empêcher de songer à New-York, s'efforça à grand peine d'avoir l'air convaincu.

« Que seraient ces vastes Etats, monsieur, poursuivit le général, s'ils n'étaient destinés à la régénération de l'homme ? Mais je vous pardonne ; de profits douteux doivent naître dans l'âme d'un homme qui vient de votre pays, et qui ne connaît pas le mien.

— Vous pensez donc qu'à part les fatigues que nous sommes disposés à endurer, il y a quelques chances raisonnables de ciel saisi que nous ne sommes pas extravagants dans nos prétentions, quelque espoir fondé de réussite ?

— Un espoir fondé de réussite dans Eden, monsieur ! Mais voyez l'agent, voyez-le ; voyez les cartes, les plans, monsieur, et je forme votre jugement, n'établissez votre décision que d'après ce que vous aurez vu, de vos yeux vu. La vallée d'Eden n'en est pas réduite à mendier des habitants, monsieur !

— Il est de fait que c'est un endroit fortinement agréable et éblouablement salubre, dit M. Kettle, qui continuait à se mêler à la conversation, selon son usage.

Martin sentit que, mettre en doute des témoignages de ce genre, uniquement parce qu'il éprouvait un fond de secrète défiance, serait chose tout à fait inconvenante et de mauvais goût. Il remercia donc le général, et se résolut à se rendre chez l'agent dès le lendemain.

Ce ne fut que tard dans la soirée, que nos voyageurs arrivèrent à leur destination. Ils s'établirent à l'Hotel National, où les usages et la société leur rappelèrent, par plus d'un trait de ressemblance, la pension bourgeoise du major Pawkins.

« Maintenant, Mark, mon garçon, dit Martin fermant la porte de sa petite chambre, il nous faut tenir grand conseil, car c'est demain que notre sort se décide. Êtes-vous toujours résolu à fonder vos économies dans le capital commun ? Est-ce dit ?

— Si je n'avais pas été déterminé à courir tous les risques, monsieur, je ne serais pas ici.

— Combien avez-vous là-dedans ? demanda Martin, soulevant un petit sac.

— Trente-sept livres sterling et seize pences, au moins à ce que dit la Gaisse d'argent. Pour moi, je n'en ai jamais fait le compte ; ils doivent savoir leur affaire la-bas. Bien merci ! répliqua Mark avec un mouvement de tête qui exprimait sa confiance illimitée dans la sagesse et l'arithmétique de MM. les administrateurs.

— L'argent que nous avons apporté est fort en baisse, dit Martin ; nous n'avons pas même huit livres sterling. »

Le sourire indolent de Mark, et les vagues regards qu'il promena de tous côtés, montrèrent que ce détail était tout à fait au-dessous de son attention.

De la bague, de son alliance, Mark ! poursuivit Martin, regardant avec amertume sa main dépourvue de son ancienne parure. ....

— Ah ! s'écria Mark Tapley ; sans pardon, monsieur.

— De sa bague, nous n'avons tiré que quarante livres sterling, argent anglais, de sorte que, cela même compris, votre part de capital se trouve encore, comme vous voyez, la plus forte. A présent, Mark, ajouta Martin, reprenant son ancien ton dégoûté, celui qui avait naguère avec ses plus humbles compagnons, mon plan est là ; j'ai tout arrangé pour que vous fussiez, non pas seulement dédommé, mais récompensé, j'espère. Je prétends amüber matriciellement votre sort, et relever votre position, votre état, vos espérances. ....

— Oh ! ne parlons pas de cela, je vous en prie, monsieur,

s'écria Mark. Je ne tiens pas le moins du monde à être relevé ; je suis content comme je suis, monsieur.

— Un moment, écoutez ! reprit gravement Martin, la chose est d'une haute importance pour vous, et je m'en reçois quant à moi. Je vous ai choisi pour associé, Mark, et cela, sur le pied d'une égalité parfaite. J'apporte, comme capital additionnel, ma capacité, mes talents, mon habileté dans ma profession ; et la moitié, l'intégrale moitié des profits annuels sera votre, Mark ; je vous en considère comme propriétaire des aujourd'hui. »

Pauvre Martin ! toujours bûissant en l'air, miré dans sa personnalité, se nourissant de projets chimériques, d'aveugles espérances : tant fier de la protection qu'il accordait, du magnifique cadeau qu'il faisait au compagnon de ses traverses, en lui donnant moitié du revenu douloureux d'un capital certain qui appartenait presque tout entier au généreux gazon.

« Je ne sais, reprit ce dernier d'un ton plus attristé que de coutume, mais par des causes que n'aurait pu deviner Martin, je ne sais que vous dire, monsieur, pour vous remercier. Tant il y a que je vous soutiendrai du meilleur de mon âme, monsieur, et jusqu'au bout ; et c'est là tout ce que je puis faire.

— Nous nous comprenons pleinement l'un l'autre, mon bon garçon, dit Martin, se levant avec un sentiment intime d'approbation flatteuse pour l'un et de condescendance affectueuse pour l'autre. De ce moment, nous ne sommes plus le maître et le serviteur, mais deux amis, deux associés qui s'applaudissent mutuellement de ce changement de relation. Si c'est en faveur de la vallée d'Eden que nous nous décidons, eh bien ! du jour de notre arrivée, continua Martin, qui aimait à battre le fer pendant qu'il était chaud, notre maison se fondera sous la raison CHITZLETT et TAPLEY ! »

— Oh ! pour l'amour du ciel, pas mon nom, monsieur ! s'écria Mark ; je n'entends rien aux affaires, et c'est bien assez pour moi d'être la compagnie. J'ai souvent songé, poursuivit-il à demi-voix, qui aimerais à voir comment est faite une compagnie. Je m'imaginai guère en devenant une moi-même.

« Il n'en sera que ce que vous voudrez, Mark, dit le chef de la future maison Chitzzlett et Tapley. »

— Grand merci, monsieur ; et si quelque propriétaire, quelque gros richard des environs, se met en tête de faire établir un beau jeu de quilles, bien dessiné, bien aplani, soit pour l'usage public, soit pour le sien, je me charge de cette partie de la besogne.

— Et je réponds que sur ce point vous battez tous les architectes de l'Union, reprit son associé en riant. Allons, Mark, apportez-nous une couple de verres, et buvons au succès de l'entreprise. »

Martin mettait en oubli, cette fois, ce qui, du reste, lui arriva fréquemment par la suite, l'égalité, qu'il venait de proclamer si hautement. Peut-être aussi regardait-il ce genre de service comme dévolu de droit à la compagnie. Mark n'en eût pas moins avec sa promptitude ordinaire ; et, avant de se séparer pour la nuit, les deux associés convinrent de voir l'agent le lendemain ensemble. Mais c'était l'infaillible jugement de Martin seul qui devait décider la question de l'Eden. Mark, en sa joviale humeur, ne se fit pas un mérite, même à ses propres yeux, de sa condescendance. Il savait bien, d'ailleurs, que, de lagon ou d'autre, il en serait toujours ainsi.

Le général se trouvait à la table d'hôte le lendemain ; à l'issue du dîner, il proposa de voir l'agent sans plus de délais ; les deux Anglais ne demandaient pas mieux, et tous quatre se rendirent au bureau de la Vallée d'Eden, situé à une portée de fusil environ de l'Hotel National.

Le bureau était petit et de peu d'apparence. Mais, puisqu'on peut tirer de vastes propriétés d'un seul corne de dez, pourquoi ne marchanderait-on pas une province entière dans une gobernie ? D'ailleurs, c'était un bureau temporaire, les *Edenweas* se disposaient à bâtir un superbe édifice pour y établir leur administration ; ils en avaient même marqué le site, ce qui, en Amérique, est l'essentiel. La porte du bureau était toute grande ouverte, pour la commodité de l'agent, qui se tenait à l'entrée. Il fallait que ce fut un rude travailleur ; car, paraissant avoir toutes ses affaires à jour, il se balançait paisiblement dans une chaise-birette, tenant une de ses jambes appuyée très-haut contre le chambranle de la porte, et l'autre repliée sous lui, comme s'il conversait son pied.

C'était un homme de maigre, décharné, la tête couverte d'un large diadème de paille, et vêtu d'un froc vert. Il ne portait point de cravate, ni la chaouire, et son col de chemise était assez élargi pour qu'à mesure qu'il parlait on lui voyait chose s'émouvoir et resauter dans sa gorge, à peu près comme ces petits marabouts qui dansent et rebondent pour reparaitre dès qu'on touche les notes d'un piano. Si c'était la vérité faisant un faible effort pour s'élever jusqu'à ses lèvres, nous pouvions rendre témoignage qu'elle n'y atteignait jamais.

Deux yeux gris se tenaient à l'affût au fond de la tête de l'agent ; l'un d'eux, privé de vue, demeurait immobile, et ce côté du visage semblait épier et surveiller ce que faisait l'autre. Chaque profil conservait ainsi son expression distincte, et c'était au moment où le profil en vie était le plus animé que le profil mort paraissait le plus inflexible dans sa sournoise vigilance. Passer de l'un à l'autre, c'était retourner son homme, et mettre le dedans dehors.

Chacun des longs cheveux noirs qui pendaient de sa tête tombait ainsi droit que le fil d'un plomb. En revanche, des touffes mêlées formaient l'arc aigu de ses sourcils, comme si le corbeau, dont la tête était empâtée au coin de ses yeux, avait, en sa qualité d'oiseau de proie, par effet de camouflage, touché et hérissé de son bec tous ces poils menaçants.

Tel était l'homme qu'ils abordèrent, et que le général salua du nom de Scadder.

« Fort bien, général, répondit-il ; et vous, comment vous en va ?



— Toujours prêt, et de feu pour le service du pays et la cause de la sympathie mutuelle... Mais vous deux étrangers venus pour affaire, monsieur Scadder.

Ce dernier donna une poignée de main aux nouveaux venus, préambule indispensable en Amérique, et recommença à se balancer.

« Je présume que je sais pour quelle affaire vous me les amenez, général.

— Eh bien, monsieur; nous voilà à vos ordres.

— Ah! général, général! vous ne savez rien garder! vous parlez trop, beaucoup trop, c'est un fait! dit Scadder. Je suis bien que vous êtes tout simplement cloquent en public; mais, dans le particulier, vous ne devriez pas aller si fort de l'avant. Non, il faut que je le dise.

— Si je comprends où vous voulez en venir, faites-moi galoper avec un rail entre les jambes, repartit le général, après un moment de réflexion.

— Bah! comme si vous ne saviez pas aussi bien que moi que nous avions résolu de ne plus vendre un seul lot de l'Eden aux amateurs, et de réserver ce qui en reste aux privilégiés, aux favoris de la nature!

— Mais, justement! s'écria le général avec chaleur, les voilà ces privilégiés! ce sont ceux que je veux amener.

— Si ce sont eux, repartit l'agent d'un ton de reproche et de doute, cela suffit. Mais vous ne devriez pas jouer au liti avec moi, voyez-vous, général!

Celui-ci murmura dans l'oreille de Martin que Scadder était la plus humble créature du monde, et qu'il ne voudrait pas, non, pas pour dix mille dollars, l'offenser de propos délibéré.

« Je remplis mon devoir, si, dans le but de servir mes semblables, je fais monter les affaires, dit Scadder à voix basse, l'œil fixé sur la route, et se balança toujours. Ils font la moue quand je leur reproche de donner l'Eden à trop bon compte! Si la nature humaine est ainsi faite, eh bien! à la bonne heure!

— Monsieur Scadder, dit le général, reprenant son ton oratoire; monsieur! voici ma main, vous mon cœur! Je vous estime, monsieur, et je vous demande pardon. Ces messieurs sont de mes amis, sans cela je ne les eusse pas conduits ici, sachant bien, monsieur, que les lots sont cotés en ce moment fort au-dessous de leur valeur. Mais ce sont des amis, monsieur, des amis particuliers, je vous le répète.

M. Scadder fut tellement satisfait de cette explication, qu'il se leva pour serrer plus cordialement la main du général et inviter ses amis particulières à le suivre dans le bureau. Quant au général, il déclara, avec sa bienveillance habituelle, que, faisant partie de la corporation, il ne convenait pas à sa délicatesse d'être mêlé en rien dans les transactions de vente et d'achat. En conséquence, s'appropriant la chaise-banquette, il se mit à considérer la perspective, comme le bon Samuraitain attendant son voyageur.

« Bon Dieu! » s'écria Martin, dès que ses yeux tombèrent sur le plan gigantesque qui occupait tout un côté du bureau, car, à part cette carte, la pièce ne contenait que quelques échantillons de botanique et de géologie, un ou deux vieux registres, un grossier pupitre et un mauvais tabouret; « Dieu du ciel! que vois-je là?

— C'est Eden! dit Scadder, occupé à se curer les dents avec une sorte de petite baignonnette qu'il faisait sortir du manche de son canif en touchant un ressort.

— Eh mais! je ne te donnais pas que ce fut une ville!

— Vous ne vous en doutez pas?... C'en est une, pourtant!

« Et ville florissante encore! cité architecturale! Il y avait banque, églises, cathédrales, places, marchés, manufactures, hôtels, magasins, maisons, quais; une bourse, un théâtre, des édifices publics de tout genre, et jusqu'à bureau de l'Arguille, journal quotidien de l'Eden! le tout sur papier et fidèlement enregistré dans le plan affiché sur le mur.



Chasses d'hiver.

LA CHASSE AUX CANARDS.

C'est le véritable moment de se mettre en route, les canards arrivent. Alors, mettez vos longues bottes, et disposez-vous à barboter comme eux. Cette chasse n'est pas toujours fort agréable, surtout lorsque, croyant marcher sur un terrain solide, on s'enfonçait dans la vase jusqu'au cou. Il est quelquefois très-difficile de sortir de la vase aide; les canards qui valaient autrefois du malheureux chasseur, attendant son heure dernière, n'ont pas un chant aussi harmonieux pour lui inspirer des pensées couleur de rose. Mais c'est l'exception. Dans l'état normal, un chasseur aux canards se mouille, se croûte; et à la pluie dans l'eau, la pluie sur la tête, ce qui établit l'équilibre; mais aussi, quel plaisir au retour! Un feu brillant et une soupe aux choux largement saupoudrée de fromage; un litige blanc et un gigot rôti; des pantoufles chaudes et la vaste robe de chambre ornée; quelques bouteilles d'excellent vin et le visage riant de sa santé, voilà des jouissances inconnues à ceux qui, toujours nuds du confortable, n'éprouvent jamais aucune privation.

Quelle étonnante reproduction que celle des canards! On en voit partout, on en parle partout, on en parle partout. Lisez le récit de tous les voyageurs, ils ont trouvé des canards sous toutes les latitudes. En été, les canards habitent les lacs et les marais du Nord. Et, ils multiplient à l'infini, puisqu'on se promenant dans ces pays, lorsqu'on veut manger une omelette, on trouve des œufs à chaque pas; on n'a qu'à se baisser pour en prendre (1). Et puis l'hiver arrive; tout ce peuple ailé se met en route pour chercher des climats tempérés; il fend l'air derrière un chef de file qui guide la troupe pendant un temps déterminé, toujours égal pour chacun.

Ainsi dans leur saison les canes du Lapland Partent, formant dans l'air un triangle volant; Chaque oiseau tour à tour à la pointe se place, Tu autre le relève aussitôt qu'il se lasse. Chacun du premier rang se transporte au premier, Chacun du premier rang se replace au dernier. Ils abondent: les bois, les monts et les rivages Retentissent du vol de ces vivants nuages. Que l'instinct, le besoin, aides d'un vent heureux, Pouvissent vers des climats qu'il n'était pas né.

(DELILLE.)

Il y a bien des manières de faire la chasse aux canards; avec des filets, des hameçons; à l'affût, avec un long fusil; en bateau, avec la vache artificielle, avec un chandron rempli de charbons ardents, qui ressemble au soleil levant comme un soleil d'opéra; avec un petit chien couvert de la peau d'un renard, qui les attire près du rivage comme la chonette attire les petits oiseaux, etc. Dans cette saison, les rives de la Somme et de beaucoup d'autres rivières sont nuit et jour couvertes de chasseurs aux canards. La nuit, de vingt pas en vingt pas, elles sont gardées par un homme qui, bravant le froid et la pluie, reste là, toujours attendant l'arrivée de ces voyageurs japonais; et voilà pourquoi nous mangeons de si bons pâtés d'Amiens. C'est dommage que la croûte en soit si mauvaise.

(1) Voici ce que dit Regnard, dans son Voyage en Japon: « Je ne crois pas qu'il y ait de pays du monde plus abondant en canards, sarcelles, alongons, cygnes, oies sauvages, que celui-ci. La rivière en est partout si couverte qu'on peut facilement les tuer à coups de bâton. Je ne sais pas de quel nous eussions vécu pendant tout notre voyage, sans ces animaux qui faisaient notre nourriture ordinaire. Nous en tuions quelques-uns trente ou quarante dans un jour, sans nous arrêter un moment, et nous ne faisons cette chasse qu'en chemin faisant. Tous ces animaux sont passagers, et quittent ces pays pendant l'hiver pour en aller chercher de moins froids, ou ils peuvent trouver quelques ruisseaux qui ne soient point glacés; mais ils reviennent un au mois de mai faire leurs œufs en telle abondance que les déserts en sont couverts. »

En Angleterre, dans le Lincolnshire, on chasse le canard d'une manière qui tendrait à détruire l'espèce, si l'espèce pouvait être détruite. Pres d'un marais fréquenté par ces oiseaux, on creuse un large fosse tournant, et qui va toujours se rétrécissant. Ce fosse, converti d'un treillage et d'un filet, est d'abord fort large, et finit par n'avoir plus qu'un demi-mètre. Des hommes, des chiens, postés sur les extrémités du marais, poussent peu à peu les canards vers le fosse, ou regne le plus grand silence. Des canards privés sont là qui attirent les autres. Lorsque toute la bande est engagée dans la fosse, rivières, un bel homme pour en couvrir l'entrée, et le tout est fait. Alors le massacre commence, et des voitures emportent au marché le produit de cette boucherie.

Il existe une autre manière de prendre les canards, et c'est principalement celle que je vais vous décrire. Avec plusieurs citrouilles, videz-les, faites-les de sorte à y introduire votre tête, percez-les de deux petits trous pour vos yeux, et laissez-les flotter sur l'eau. Les canards s'habituent bientôt à voir ces objets tout d'eux, près d'eux et au milieu d'eux. Ensemble, pendant la nuit, vous et vos amis, mettez-vous dans l'eau jusqu'au cou, mettez sur votre tête ce rasque pittoresque, et flottez tout doucement sur l'eau. Au point du jour, les canards vont et viennent pour chercher à manger; ils s'approcheront de vous ou vous iriez près d'eux, sans qu'ils se doutent que cette citrouille est habitée. En passant la main sous l'eau, vous en saisissez un par les pattes... Si je voulais rire, je vous dirais qu'en passant la main sous leur ventre vous lâchez ceux qui sont les plus gras; mais la chose est trop sérieuse pour que je me permette une mauvaise plaisanterie. Le canard saisi, vous l'accrochez à un ressort en fer placé à votre ceinture, qui l'éloignera sur-le-champ et l'empêchera de remuer. Ses camarades ne s'apercevront de rien; ils croiront qu'il a plongé. Vous procéderez ainsi tant qu'il restera des canards, ou tant qu'ils ne se donneront pas du chemin puis par leurs amis pour aller faire un tour de brèche ou de casserole.

Il me semble vous voir lever les épaules de pitié. Vous avez souvent entendu citer cette chasse comme inhumaine, et même contre la règle du mot chasseur, vous n'avez rien cru. Eh bien! je vous parle très-sérieusement; dans ma bibliothèque érycétique j'ai vingt ouvrages où l'on en trouve la description. J'ai des gravures faites par Philippe Galie, d'après Stradan, où tous les chasseurs sont représentés une citrouille sur la tête, prêtant des canards par douzaine. Lisez ce que dit le père du Haldé: « La manière dont on prend les canards mérité d'être rapportée; ils se mettent la tête dans de grosses citrouilles sèches, on il y a quelques trous pour voir et pour respirer, puis ils marchent nus dans l'eau, on bien ils nagent sans rien faire paraître au dehors que la tête couverte de la citrouille. Les canards, accoutumés à voir de ces citrouilles flottantes autour desquelles ils se jouent, s'en approchent sans crainte, et le chasseur, les tirant par les pieds dans l'eau pour les empêcher de crier, leur tord le cou et les attache à sa ceinture; il ne quitte point cet exercice qu'il n'en ait pris un grand nombre (1). »

Le père du Haldé est un écrivain sérieux dont les ouvrages ont toujours joui d'une haute estime; ils sont sans cesse pillés par tous ceux qui écrivent sur l'Amérique, sur l'Inde ou sur la Chine. C'est une mine inépuisable pour ceux qui voyagent sans sortir de leur cabinet.

Vous allez me répondre peut-être: « Mais les canards arrivent en décembre, il fait bien froid; comment est-il possible de se mettre toute une nuit dans l'eau jusqu'au cou? » Cela ne me regarde pas, je vous donne la recette, libre à vous de ne point vous en servir. Comme à vous, il me paraissait à peu près impossible qu'un homme pût prendre un tel bain de sept ou huit heures; aujourd'hui, et je suis sûr de dire la raison, je crois que nous pouvons tout ce que nous voulons.

Un de mes amis et moi nous chassions sur l'étang de Sacra, près de Bievres; il gelait fort, et dans notre bateau nous étions trans de froid. Cachés dans une touffe de grands roseaux, nous attendions les canards que d'autres chasseurs poursuivaient des extrémités vers le centre. Tout à coup nous entendons une voix humaine qui sort d'une masse de joncs, à dix pas de nous.

« Oh! prenez garde à moi, ne tirez pas de mon côté; il y a quelqu'un ici; je ne suis pas un canard.

- Et qui diable parle ainsi?
- Un confreire qui s'est mis à l'affût comme vous.
- Je ne vous point de bateau.
- Je crois bien; je n'en ai jamais. Voyez-vous, un bateau ne sert qu'à effrayer les canards.
- Vous êtes donc dans l'eau?
- Eh!... sans doute... jusqu'au cou. Si vous vouliez faire comme moi, nous serions sûrs de tirer.
- Merci.
- Vous avez gâté mon affût; ces canards vous verront, et je ne tirez pas.
- Il a raison me dit l'ami G.; si nous nous fussions dans l'eau, nos écharpes de succès seraient plus doubles. Qu'en dites-vous, professeur?
- J'aime mieux le croire que d'y aller voir.

A force de regarder, nous aperçûmes une tête d'homme couverte de roseaux, et ressemblant à celle d'un homme soufflé, comme on en voyait jadis à l'Opéra, et comme il en existe encore dans le jardin des Tuileries, à la grille du Pont-Neuf, ou le pont ne boune pas, car il n'y a point de pont. Si son fusil, qu'il portait horizontalement sur l'eau, avait été surmonté d'une fourche, il aurait ressemblé trait pour trait à ce brave Neptune lorsqu'il paraissait à cheval sur une vague pour dire son fameux *quos ego*.

(1) Description de l'Empire de la Chine, par le père J.-B. du Haldé, Paris, 1758; in-folio. Tome II, p. 158, col. 2.



(La suite à un prochain numéro.)



« Taisez-vous, nous dit le Fleuve enfoncé dans l'étang; les canards arrivent. »  
 Ils viennent droit à nous, mais apercevant notre bateau, ils firent volte-face; nous six coups de fusil, partis à la fois de fort loin, n'eurent point de résultat.  
 « Je vous le disais bien, dit le Fleuve sortant de l'étang, convert d'une boue qui se gelait sur sa peau, je vous le dis-

sais bien, les bateaux sont toujours vus par les canards; c'est trop grand, on ne peut pas les cacher. Si les canards volaient à fleur d'eau, passe encore; mais ils s'élèvent, d'en haut leurs yeux plongent sur vous, et saute qui peut.  
 — Soit, mais vous avez beau dire, vous trouverez peu d'imitateurs.  
 — Tant pis ou tant mieux, je n'aime pas la concurrence.

— Pas mauvaise; mais si vous ne m'aviez pas dérangé ce matin, j'aurais quatre ou cinq canards de plus. Avec votre maudit bateau, vous m'avez fait grand tort; c'est comme si vous m'aviez pris quatre ou cinq canards dans ma poche.  
 — Allons! allons! vous ne devez pas vous plaindre; car à vous seul vous avez tué plus que tous les autres chasseurs ensemble.  
 — Pardi! je crois bien; vous allez en bateau. Et pourquoi ne venez-vous pas en fiacre?  
 — Mais vous avouerez, mon cher, que peu d'hommes sont assez forts pour faire ce métier-là.  
 — Parce qu'ils ont peur, et voilà tout. Essayez, et vous ne vous en porterez que mieux. Tenez, dans ce moment, j'ai un appât de loup. Allons, la fille, apportez-moi du pain, un gigot, du fromage, du vin, et du bon.  
 — Ce qui m'étonne, c'est qu'après cette immersion de sept heures, vous avez encore la voix claire.  
 — Et voilà le mal; car, entre nous, j'espérais gagner un bon rhume.  
 — A propos, vous ne l'aviez déjà dit. Je serais curieux de savoir pourquoi vous désirez si fort un rhume. Bien des gens ne sont pas de votre avis, car lorsqu'ils en ont un, ils ne demandent qu'à s'en débarrasser.  
 — Parce que cela les gêne; mais moi, c'est tout le contraire; j'ai besoin d'un rhume dans ce moment, et je ne puis pas me le donner.  
 — Je ne comprends pas.  
 — Voici la chose: Je suis chantre de la cathédrale de Versailles; je chante les dessus, et c'est mal payé. A peine si je gagne pour acheter mon plomb et ma poudre. Heureusement que je tue assez de canards pour vivre. La basse-taille vient de mourir; j'ai demandé sa place, qui vaut trois fois plus que la mienne; mais le curé, mais l'évêque disent que j'ai la voix trop claire.  
 — J'y suis. Vous voulez vous enlumer pour perdre votre voix de ténor.  
 — C'est cela. Ils disent que j'ai nu l'écor, et ils ne veulent pas de voix de ténor. Il leur faut des voix de bouff qui font trembler les vitres. Soyez tranquille, si j'ai le bonheur que la gelée augmente, je finirai bien par m'enrhumer, et mon ténor s'en ira.  
 — Vous pourrez bien partir avec lui.  
 — Ah bah! c'est bon pour les élégants de Paris; ils ont peur de l'eau comme des chats. En attendant que le rhume vienne, j'ai toujours trouvé une fameuse recette pour tuer les canards.  
 — C'est vrai.  
 — On dit que vous faites des livres sur la chasse.  
 — Oui, par-ci, par-là, quelques-uns.  
 — Eh bien! dans le premier que vous publierez, vous pourrez donner ma méthode.  
 — Peu de gens chercheront à vous imiter.  
 — C'est égal, je serais bien aise de me voir imprimé tout vil.  
 — Votre nom?  
 — Jacques Rinart, rue Satory, à Versailles.  
 — Un de ces jours vous figurerez dans l'Illustration.



(Chasses d'hiver. — La Chasse aux Canards.)

Ah ça! je vais me placer ailleurs, là-bas, au bout; faites-moi le plaisir de m'y laisser tranquille.  
 — Comment! vous allez prendre encore un bain?  
 — Ceux-ci ne coûtent pas cher.  
 — Qui sait? on peut gagner une fluxion de poitrine.  
 — C'est le pis-aller.  
 — En tout cas, vous êtes certain d'attraper un bon rhume.  
 — C'est ce que je cherche.  
 — Avec un peu de bonheur vous réussirez.  
 — Ce n'est pas sûr.  
 — Ah ça! dites-nous donc pourquoi vous avez tant d'envie de gagner un rhume?  
 — Je n'ai pas le temps, je ne veux pas perdre ma journée. Ce soir je vous conterai cela, quand la chasse sera finie. Voilà ces messieurs qui vont poursuivre les canards à l'autre bout; je vais me poster, et vous entendrez parler de moi.  
 — Et votre chien?  
 — Je n'en ai pas; un chien ne vaut pas mieux qu'un bateau.

— De Versailles. Il chante à la cathédrale. Par le canal des curés il a obtenu la permission de chasser ici.  
 Pendant que nous chahongions de linge et d'habits auprès d'un bon feu, nous vîmes arriver notre Fleuve. Il était proprement vêtu, gai, frais et dispos; il portait un carmin plein de canards, et sur ses épaules on en voyait encore une demi-douzaine qui n'avaient pas trouvé place dans le sac de cuir.  
 « Eh bien! lui dis-je, il paraît que la journée est bonne?

— C'est vrai.  
 — On dit que vous faites des livres sur la chasse.  
 — Oui, par-ci, par-là, quelques-uns.  
 — Eh bien! dans le premier que vous publierez, vous pourrez donner ma méthode.  
 — Peu de gens chercheront à vous imiter.  
 — C'est égal, je serais bien aise de me voir imprimé tout vil.  
 — Votre nom?  
 — Jacques Rinart, rue Satory, à Versailles.  
 — Un de ces jours vous figurerez dans l'Illustration.

ELZAR BLAZE.

Caricature.

Le procès d'O'Connell donne lieu, en Angleterre, à un grand nombre de caricatures qui témoignent de la colère un peu plus que de l'esprit de John Bull. Celle que nous publions ici, empruntée à un journal souvent mieux inspiré dans ses moqueries pittoresques, représente le grand Agitateur en costume de mendiant, supporté par un peuple de faimés; nous la reproduisons comme un échantillon de la verve et de la gaieté britanniques au sujet d'O'Connell et du rappel. Elle ne vaut pas assurément les sarcasmes et les lazzi dont O'Connell a semé ses discours contre l'Angleterre. A ne regarder que le côté comique de la question irlandaise, les rieurs ne seraient pas pour les Anglais, qui s'efforcent de se moquer d'O'Connell et de l'Irlande.



(Caricature anglaise sur O'Connell.)

— Et si vous blessez un canard?  
 — Est-ce que je ne sais pas nager!  
 — A la bonne heure.  
 Et notre homme se mit à courir sur la rive; sa peau, couverte d'une couche de glace, devint luisante comme un miroir; on l'aurait pris pour un de ces Cynocephales qui vainquirent l'armée de Gengiskan. Ceci, pour beaucoup de gens, demande une explication. Les Tartares, conduits par Gengiskan, arrivèrent sur les bords d'un fleuve habité par les Cynocephales; quoiqu'il fit très-froid, ceux-ci se jetèrent tous dans l'eau. Bientôt ils en sortirent pour se rouler dans le sable; ils répétèrent cette manœuvre, et à chaque fois ils se formaient sur leur corps une croûte de glace et de terre qui bientôt acquit la consistance du roc. Alors les Cynocephales formèrent leurs rangs et se précipitèrent sur les Tartares, qui leur lançaient des milliers de flèches; mais rien ne pouvait traverser le bouclier qu'ils venaient de se faire. Les Cynocephales mordirent les Tartares et les mangèrent. De là vient le proverbe encore en usage en Tartarie: « Mon père a été pâlé mangé par les chiens. » Les anciens livres parlent des Cynocephales, monstres avec tête ou queue de chien. Plin., Elien., Art-tule, saint Augustin, racontent sur ces gens-là des choses merveilleuses que je ne répéterai point ici, car vous ne les croiriez pas. Notre siècle est essentiellement sceptique; pour croire, il veut voir, et quand il a vu, quelquefois il doute encore.  
 La chasse continua sans épisode remarquable, et, le soir, nous rentrâmes chez le garde avec quelques bécaasses, deux jandelles et un canard.  
 « Connaissez-vous cet original qui chasse tout nu dans l'eau? dis-je au brave German, garde breveté de l'étang.  
 — Ah! ah! vous l'avez rencontré dans les joncs? Ce n'est pas facile, je vous assure; il se cache comme un plongeur blessé.  
 — Si je ne l'avais pas vu, je ne pourrais pas croire que, par la gelée, un homme fit de pareils tours de force.  
 — C'est vrai. Quand je serais sûr de tuer tous les canards du monde, je ne voudrais pas imiter ce camarade-là.  
 — De quel pays est-il?







Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 90 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

MAGASINS DE NOUVEAUTÉS DE LA VILLE DE PARIS, 174, RUE MONTMARTRE, PRES LE BOULEVARD.



PARIS, depuis les siècles, est le cœur de la centralité française, le lieu où ses richesses se réunissent. Cette situation, toujours développée, s'est agrandie à pas de géant à deux époques récentes, inégalables, le Consulat et l'Empire. Paris est le foyer où toutes les idées, toutes les inventions, toutes les vœux qui mènent une époque viennent rayonner et s'éclaircir. La splendeur sociale y élève naturellement la splendeur industrielle. Les changements de régime n'ont jamais pu étouffer ce développement; il s'est au contraire fortifié. Ainsi, toutes les industries nées et développées à Paris ne sont éclipées que par leur propre perfectionnement. Cette activité des affaires est née des progrès de la société, que le progrès et la division de l'aisance, l'ardeur nationale ont sans cesse étendus. Paris ne convient pas seulement à une ou à quelques industries, mais à toutes celles qui donnent le bien-être. Aussi une aide judiciaire, bien méritée, est à présent une base plus solide pour les affaires que l'ancienneté et la fortune. La société se modifie si vite aujourd'hui, qu'il faut la suivre et l'adhérer à tous les instants, pressentir ses besoins, ses caprices même, pour se créer une belle destinée commerciale. — C'est là ce que les riches magasins de la Ville de Paris trouvent en ce moment à tout le monde et avec tant d'ordre. A cette grande foule représentant nos familles opulentes, ou laborieuses et aisées, cette belle, cette magnifique entreprise de la Ville de Paris vient offrir, à chaque saison, tout ce qui peut flatter ses vœux, ses goûts les plus délicats, et cette disposition au sensualisme éclairé, que l'on désigne aujourd'hui par le mot nouveau, écossais, peut-être, — le confort. L'abaissement considérable des prix n'a pas laissé subsister que l'apparence de cet egoïsme, puisque, par suite de ces prix modestes, toutes les conditions de la société peuvent acheter, se vêtir avec une facilité, un soin que les classes aisées d'autrefois ne connaissaient même pas. Ce n'est donc pas une seule situation sociale que ces vastes

déhouvés de l'industrie entendent servir, mais essentiellement toutes nos femmes maisons, tout ce qui vit de travail, d'ordre et d'économie; tout ce qui, par les pensées et les habitudes, appartient à notre époque et en fait l'honneur.

La Ville de Paris s'est donc établie sur cette idée — d'être le magasin de tout le monde, de toutes les familles; elle est venue diminuer toutes les difficultés de la vente par la modération des prix. Son secret pour obtenir ces prix-là a été de vendre les meilleurs objets avec le bénéfice le plus minime. Alors elle a vendu tous les jours comme vingt et trente fois plus qu'elle n'avait vendu. La renommée publiant ce résultat, l'affluence s'est aussitôt augmentée; tous les quartiers s'y sont mêlés. Plus on a acheté, plus ce magnifique établissement, alimenté par les grandes fabrications du pays, a pu justifier ces succès et multiplier sa prodigieuse vente. C'est avec quelques comptoirs de cette puissance que Bonaparte eût vaincu sur le continent toute l'industrie anglaise des tissus. Son esprit si supérieur, ou, à ce sujet, de belles idées; mais les éléments n'étaient pas prêts, et le zèle de Richard Lenoir et d'Oliver Camps ne pouvait pas suffire; — d'ailleurs il fallait encore tous les jours reprendre les armes pour défendre le régime que la Révolution nous avait donné, — la constitution de la nouvelle propriété de la France, la source originelle de la prospérité actuelle du pays.

Ainsi, le suffrage public considérable donné à cette entreprise la mieux conçue lui a créé son succès par la seule force des choses, de leur nouveauté. — En arrivant aujourd'hui, un établissement comme la Ville de Paris n'est plus facilement assés, car tous les éléments existent, car les vœux commerciaux qui peuvent s'en appuyer sont comprises tout de suite.

LIBRAIRIE DUBOCHET et C<sup>o</sup>,  
rue de Seine, 55.

ŒUVRES COMPLÈTES DE MOLIERE.  
Précédées d'une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur, par Sainte-Beuve, avec 800 dessins de Tony Johannot. 4 volumes grand in-8 Jésus velin. 20 fr.

ŒUVRES COMPLÈTES DE BERNARD PASTEUR, avec des notes et une notice biographique, par M. Cap. 4 vol. in-18 sur Jésus. 5 fr. 50

VOYAGES EN ZIGZAG, ou Excursions d'un Pensionnat en vacances dans les Cantons suisses et sur le versant italien des Alpes; par R. TOPFER; 100 gravures d'après les dessins de l'auteur et 12 grands dessins, par M. CALAME. Un très-beau volume grand in-8 Jésus de 500 pages. Prix, broché, 16 fr.

INSTITUTION anglaise et étrangère (British and Foreign Institute), Hanover-square, London.

S. A. R. le prince Albert, patron de cette institution, honora de sa présence la soirée d'ouverture qui aura lieu vendredi, 25 février, le lendemain de l'ouverture du Parlement. Le noble duc de Devon présidera l'assemblée, et parmi les assistants se trouveront les ambassadeurs étrangers et beaucoup d'autres personnalités de marque.

Comme cette institution aiment dans son sein les personnes de distinction de tous les pays étrangers aussi bien que de la Grande-Bretagne, on ne doute pas qu'elle ne soit jugée digne de l'attention des nombreux visiteurs qui, de France et des autres parties du continent d'Europe, viennent en Angleterre.

London, 22 janvier 1844.

JAMES S. BECKINGHAM,  
President-Directeur.

EDDELSON ET WILLIAMS, seuls fabricants des Épingles perfectionnées à têtes solides et pointes allongées; brevet de D.-F. Taylor, par autorisation de S. M. la reine Victoria.

Ces épingles, d'une forme parfaite, sont fabriquées tout d'une pièce, la tête faisant corps avec la tige et solide à toute épreuve.

Les aiguilles de leur fabrication sont aussi d'une trempe et d'un poli qui surpassent tout ce qu'on a fait jusqu'ici en ce genre. Assortiment complet pour exportation. S'adresser à EDDELSON ET CO<sup>o</sup>, Crown-Court, Chopside, London. Fabrici Light-Pool-Mills, Gloucestershire.

LIBRAIRIE PAULIN,  
rue de Seine, 55.

ŒUVRES COMPLÈTES D'HOMÈRE, traduction nouvelle par P. GAYET; suivie d'un Essai d'Encyclopédie homérique. 2 vol. in-18, Jésus, à 5 fr. 50 c.

LE MONUMENT DE MOLIERE; par madame M<sup>o</sup> LOISE COLET, poète couronné par l'Académie Française; lu au Théâtre-Français le jour de l'inauguration du monument de Molière; précédé de l'histoire du Monument, par M. AME-MARTIN, et suivi de la liste des souscripteurs; avec un dessin représentant le monument. Grand in-8. 2 fr.

L'ÉDUCATION PROGRESSIVE, ou Études du Cours de la Vie; par madame VICKER DE SASSURE; précédé d'une notice sur l'auteur. 2 vol. grand in-18. 7 fr.

COURS COMPLET DE MÉTÉOROLOGIE; par L.-F. KAMETZ, professeur à l'université de Halle, traduit et annoté par Ch. MARTIN, docteur en sciences et professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris; ouvrage complété de tous les travaux des météorologistes français, suivi d'un appendice contenant la représentation graphique des tableaux commerciaux, par L. LALANNE, ingénieur des Ponts et Chaussées. 4 vol. in-12, format du *Milieu de Paris*, avec 40 gravures sur acier, 115 tableaux numériques, etc. 8 fr.

NOTICES ET MÉMOIRES HISTORIQUES lus à l'Académie des Sciences morales et politiques, de 1856 à 1845; par M. MIGNET, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences morales et politiques, membre de l'Académie Française. 2 volumes in-8. Prix: 15 fr.

HISTOIRE DES ÉTATS-GÉNÉRAUX ET DES INSTITUTIONS REPRÉSENTATIVES EN FRANCE, depuis l'origine de la monarchie jusqu'à 1789; par M. A.-C. THIBAUDEAU. — 2 gros volumes in-8. 15 fr.

AVIS à MM. LES VOYAGEURS.

HOTEL ANDERSON, 161, Fleet-Street, à London, établi depuis cent ans. Français renommé, successeur de Harding, s'empresse d'héberger MM. les voyageurs qui vient de rejoindre au susdit hôtel plusieurs chambres confortables. Le service des diners, qui dure depuis midi jusqu'à sept heures, comprend tous les mets de la saison. Vins de première qualité. Prix du dîner, 1 shilling et au-dessus. Dejeuner à la fourchette, 4 shill. 5 den. Logement, 10 shill. à deux par semaine. On y est admis à toute heure de la nuit.

NOUVEAU SYSTÈME DE TIMBRE pour Sémurie de portes d'appartement et de magasins. PELLETIER, mécanicien breveté, rue Royale-Saint-Martin, 47, à Paris.



Ce nouveau système de ne pas faire un bruit si aussi désagréable qu'une sonnette, mais de pondre sur un plus fort et plus harmonieux. La modification du prix de ce nouveau timbre en fera un objet indispensable pour tout le monde. Il y a des timbres depuis 75 jusqu'à 125 millim., polis et non polis. — TIMBRES de plus grandes dimensions pour PORTES COCHERES ou pour APPARTEMENTS, donnant un son entendu des étages les plus élevés.

SEPT SALONS ÉPILOTOIRES.

GALERIE VIENNOISE, 70, EN ENTRANT PAR LA RUE VIENNOISE, LE PREMIER GRAND ESCALIER à GAUCHE.

POUDRE JEANNET. — Nous rappelons à nos lecteurs la Poudre Jeannet pour rendre les cheveux, moustaches et favoris en toutes nuances. Les salons de madame JEANNET existent depuis quinze ans dans le même local; depuis ce temps, elle n'a vu qu'augmenter sa clientèle.

On teint et on épile. Cette dernière opération est aujourd'hui d'un usage général, surtout depuis qu'il a été reconnu que le cheveu blanc était contagieux et se propageait. Il y a plusieurs salons avec des entrées particulières et disposés pour qu'on ne puisse ni être vu ni se rencontrer.

Boîte de poudre, 5 fr., et double boîte 5 fr.

RUE TABARNE, 14, A PARIS.

EAU DE MÉLISSE DES CARMES, autorisée par le Gouvernement et la Faculté de Médecine, de BOYER, seul successeur des précédents Carmes déchaussés de la rue de Valenciennes, possesseurs de ce secret depuis 1650 maintenant et depuis 1780.

Divers jugements et arrêts obtenus contre des contrefacteurs, concernant à M. BOYER la propriété exclusive de cette Eau si précieuse contre l'apoplexie, les palpitations, les maux d'estomac et autres maladies, notamment le mal de mer. Ces jugements et arrêts, et la Faculté de Médecine, en reconnaissant la supériorité sur celles vendues par les pharmaciens.

Écrire par la poste ou envoyer quelqu'un de s'adresser au M. BOYER, si on a des instances contre de nouveaux contrefacteurs, sans visuels

AIGUILLES, ÉPINGLES ET HAMEÇONS ANGLAIS.

HALL ET GETCH, 50 King-William-Street, Cité de Londres (près du Pont-de-Londres), ont l'honneur d'annoncer qu'ils continuent à fabriquer pour LL. MM. la reine Victoria, la reine Adelaide, la famille royale, la noblesse, etc., etc., des aiguilles, des épingles et des hameçons supérieurs, et sollicitent les commandes des visiteurs de Paris à Londres, ou directement, ou par lettre.

W. Walkers & Co. Leeds



AIGUILLES DE H. WALKER (par autorisation spéciale, Aiguilles de la Reine). Ces aiguilles, dont l'œil est rendu très-large par un procédé nouveau, sont facilement passées (même par des aveugles) et procurent une grande facilité de travail, grâce à l'amélioration de leur pointe, de leur tige et de leur poli. Les sachets qui les renferment portent en relief sur champ coloré une ressemblance frappante de Sa Majesté et de S. A. R. le prince Albert. Les hameçons perfectionnés de H. WALKER, ses plumes métalliques, ses agrafes méritent l'attention du public. H. WALKER, fournisseur de la reine, 20, Maiden Lane, Wood Street, London.

Les abonnements à L'ILLUSTRATION qui expirent le 1<sup>er</sup> février doivent être renouvelés pour éviter l'inter-ruption dans l'envoi du Journal. S'adresser aux Libraires dans chaque ville, aux Directeurs des Postes et des Messageries, — ou envoyer franco un bon sur Paris, à l'ordre de M. DUBOCHET, rue de Seine, N<sup>o</sup> 33.

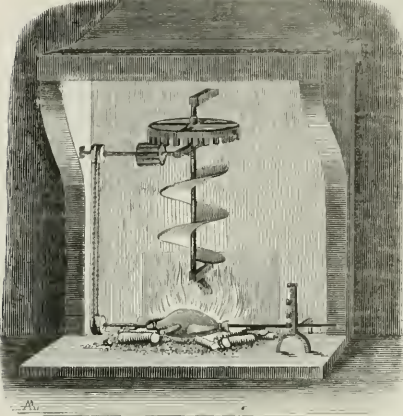


Amusements des Sciences.

SOLUTION DES QUESTIONS PROPOSÉES DANS L'AVANT-DERNIER NUMÉRO.

I. Tous nos lecteurs connaissent le moyen d'obtenir un mouvement de rotation continu au moyen de l'air chaud par un poêle. Ils savent que si, après avoir coupé dans une carte un cercle de la largeur de cette carte, on découpe ce cercle suivant une spirale qui fasse trois ou quatre révolutions, en réservant un petit espace intact autour du centre, il suffira d'apporter ce centre sur une pointe verticale, au-dessus du tuyau d'un poêle, pour que l'espèce de surface hélicoïdale obtenue par le déroulement de la carte se mette à tourner sur elle-même avec une vitesse qui dépendra de l'excès de la température du tuyau sur celle de la chambre.

Ce petit jeu mécanique est fondé sur la propriété dont jouit une colonne d'air chaud de s'élever au milieu d'une masse d'air plus froid. Le courant qui en résulte tend à faire monter la carte déroulée; mais, en regard à l'inclinaison de la surface de cette carte, l'impulsion qu'elle reçoit agissant obliquement et n'étant pas assez forte pour soulever la carte entière, ne peut que la faire tourner autour de son point de suspension.



Cela posé, l'intelligence de notre figure n'offrira aucune difficulté. Il suffit d'y jeter les yeux pour reconnaître que le courant d'air chaud de la cheminée agissant sur une surface hélicoïdale analogue à celle dont nous parlons tout à l'heure, doit produire le même effet. Ainsi l'appareil produira un mouvement de rotation autour de l'axe vertical en fer, qui est scellé au milieu de la cheminée, et qui est mobile sur les deux pointes placées à ses extrémités. Quant à la transmission du mouvement à la broche, elle s'opère très-aisément par l'intermédiaire d'une grande roue agissant sur un pignon et d'une chaîne sans fin verticale, semblable à celle que l'on voit dans les tourne-broches ordinaires.

Cette espèce de tourne-broche est employée en quelques points du territoire. Elle fonctionne parfaitement quand elle est convenablement établie, et elle mériterait d'être plus connue. Il est à remarquer qu'elle satisfait pleinement aux exigences culinaires, en ce que la vitesse de rotation est d'autant plus considérable que le feu est plus actif.

On a construit, d'après les mêmes idées, des lampes assez singulières. Le verre qui sert de cheminée étant surmonté d'un appareil hélicoïdal du genre de celui qui représente notre figure, a suffi d'allumer la lampe pour que le mouvement de rotation ait lieu. Or, les transformations de mouvement, faciles à concevoir, servent à diriger par cette faible force de rotation et à la faire agir, soit sur de petites pompes qui montent l'eau à la partie supérieure de la lampe, soit sur un mécanisme d'horlogerie sans ressort ni poids; de sorte que c'est le mouvement de la lampe qui fait marcher les aiguilles sur le cadran.

Les transformations de mouvement dont il vient d'être question se retrouvent à chaque instant dans les machines les plus importantes et les plus utiles. Ainsi, l'air chaud en montant suit une direction rectiligne, et, au moyen de la surface hélicoïdale, ce courant ascendant imprime la rotation aux engrenages de notre tourne-broche. La rotation qui a lieu d'abord autour d'un axe vertical, se transforme finalement en une autre autour d'un axe horizontal.

Remarquons en outre l'analogie frappante, ou plutôt la similitude parfaite qui il y a entre l'appareil propulseur hélicoïdal qui parait avoir ni grand avenir dans la navigation à vapeur et l'axe de notre petite machine. La seule différence consiste en ce que l'un reçoit l'impulsion d'un moteur étranger dans un liquide immobile, d'où résulte son mouvement de progression dans ce liquide, tandis que l'autre reçoit l'impulsion d'un courant de fluide aérien, et que ne pouvant acquiescer un mouvement de progression, il transmet sa rotation à d'autres parties de la même machine. Ainsi, un des progrès les plus remarquables de la navigation à la vapeur se trouvait implicitement dans notre tourne-broche sans ressort ni contre-poids! Que de grandes choses dans les plus petites!

II. Disons d'abord en quoi consiste le jeu de *passé-dix*. On jette trois des sur une table, et un joueur partie contre l'adversaire que la donne des points amènes excédera 10. Il y a 216 combinaisons possibles. Or, les points sont disposés sur les des ordinaires de manière que la somme des points sur deux faces opposées soit constamment *sept*. Les faces opposées se trouvent pour les autres. La somme des points qui se trouvent sur les faces opposées des trois des fait donc constamment 21. Donc chaque combinaison qui fait gagner le joueur parait par *passé-dix*, en comprend une autre qui le fait perdre, savoir celle qu'on obtiendrait en retournant les trois des, on en faisait la lecture sur les faces inférieures au lieu de la faire sur les faces supé-

rieures. Donc, les chances des joueurs sont égales lorsqu'ils parient, l'un pour, l'autre contre *passé-dix* en un coup.

Cela posé, d'après l'énoncé de notre problème, les probabilités de Paul sont évidemment

1/4, 1/8, 1/12, 1/18, 1/24

pour gagner 4, 2, 4, 8, 16 fr., etc.,

selon que Pierre passera dix au premier, au second, au troisième coup, etc. La valeur de son espérance mathématique de gain est égale à la somme de tous les gains aléatoires multipliés respectivement par les probabilités correspondantes. Or, chacun de ces produits partiels est égal à un demi-franc. Ainsi, Paul devrait, pour que le jeu fût égal, déposer un enjeu de 50 francs, si l'on convient de s'arrêter au centième coup; 500 francs pour mille coups, etc.

Il semble donc qu'il doit déposer pour enjeu une somme infinie, quand on convient que le jeu se prolongera jusqu'à ce que Pierre ait passé dix, si bien qu'il faille aller pour cela. Et cependant, ajoutée-1-on, quel est l'homme sensé qui voudrait risquer à ce jeu, non pas une somme infinie dont personne ne dispose, mais une somme tant soit peu forte relativement à sa fortune?

Tel est le paradoxe curieux qui est le thème dans l'histoire de la science sous le nom de *problème de Pétersbourg*.

Pour lever ce paradoxe, ce que nous connaissons de plus satisfaisant est la remarque très-simple faite par M. Poisson, que Pierre ne peut pas payer plus qu'il n'a, et que possédant-il 50 millions, il ne pourrait loyalement s'engager à prolonger le jeu au-delà du 26<sup>e</sup> coup, puisqu'un 27<sup>e</sup> coup sa dette envers Paul, en cas de perte, serait le nombre de francs représenté par le produit de 26 facteurs égaux à 2, ou par 67, 108, 564 francs, somme supérieure à sa fortune. Révélé par là, Paul connaissant la fortune de Pierre, ne s'engagera pas après plus de 26 coups, et ne risquera que 15 francs. En supposant qu'on ne limite pas le nombre des coups, comme il ne peut recevoir de Pierre, quoi qu'il arrive, plus de 50 millions, on trouve que son enjeu ne doit pas dépasser 15 francs 50 centimes.

(Cette question est empruntée à l'ouvrage de M. Cournot, déjà cité.)

NOUVELLES QUESTIONS A RESOUDRE.

I. Puiser de l'eau dans un puits avec une corde sans scian.

II. On demande de combien de manières différentes on pourrait payer 5 livres tournois, lorsque l'on faisait usage de nos anciennes monnaies, telles que : eens de 5 livres, pièces de 24, de 12, de 6, de 2 sous, de 18 deniers, d'un sou, de 2 liards, d'un liard.

A.M. le Directeur de L'ILLUSTRATION,

Bordeaux, 17 janvier 1851.

Monsieur,

Vos *rébus* finirent par causer quelque grand malheur. Deux honorables négociants de Bordeaux, n'ayant pu se mettre d'accord sur le sens de celui qui contenait votre avant-dernier numéro, en sont venus de propos allégeants et presque à des voix de fait. Voici comment les choses se sont passées :

M. A..., remarquant dans votre *rébus* un rayonnement circulaire d'un diamètre fort étendu, pensa que l'intention de l'auteur avait été de représenter le soleil. Cela posé, il constata au centre de l'astre la présence d'une *laie* et les attributs généraux des *beaux-arts*. Armé de ces deux éléments de conviction, il arriva successivement à la combinaison d'une phrase ainsi conçue :

Les beaux-arts sont dans le plus grand désastre. (Laie, beaux-arts sont dans le plus grand des astres.)

Je ne sais, monsieur, ce que vous penserez de cette interprétation. M. A... soutint qu'elle était parfaitement raisonnable : il déclara qu'il avait visité la dernière l'exposition du Louvre; qu'il avait reculé d'horreur à la vue de toutes les monstruosités qui s'étaient offertes à sa vue; qu'il lui était par conséquent permis de croire que les beaux-arts étant arrivés à leur extrême décadence, ce fait avait pu être proclamé, sous la forme allégorique d'un *rébus*, dans un journal qui se distingue par la délicatesse et la pureté de son goût.

M. C..., qui avait également visité la galerie du Louvre, mais qui, en sa qualité de spéculateur en indigo et en cochenille, n'avait fixé son attention que sur la nature des couleurs et les avait trouvées fort belles, repoussait la traduction de M. A... comme absurde, inconvenante et attentatoire à la dignité des artistes français. En conséquence, il déclara :

- 1° Que ce que M. A... prenait pour un soleil, n'était autre chose qu'une gloire;
2° Qu'en effet on voyait au milieu de cette gloire les attributs des beaux-arts;
3° Qu'on y voyait également une laie, mais que cette laie étant sur le point de mettre bas, il fallait en conclure qu'elle était féconde.

A l'aide de ces diverses indications, M. C... déclara formellement que, loin de signifier que les beaux-arts taient dans le plus grand désastre, le *rébus* contenait ces mots :

La gloire environne les beaux-arts et les féconde. (et laie féconde.)

Vous comprenez, monsieur, que, partant de deux points de vue aussi opposés, il était difficile que les deux adversaires pussent se faire la plus légère concession. Vainement des amis, affligés d'une discussion dont les suites pouvaient devenir graves, firent-ils tous leurs efforts pour opérer une conciliation; elle était radicalement impossible. Ils s'éloignèrent donc, et la querelle n'en devint que plus animée et les expressions que plus outrageantes.

Heureusement, monsieur, le courrier de Paris apporta votre dernier numéro et par conséquent l'explication de votre dernier *rébus*. Ni l'un ni l'autre des adversaires n'avait deviné juste, puisque la phrase était : Les beaux-arts sont dans toute leur gloire. La dispute se calma subitement; des explications satisfaisantes furent échangées; les deux négociants se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre.



Toutefois M. C... après un instant de réflexion, se ravisa vivement, et s'écia en s'adressant aux temoins de cette terrible scène : « Venez au moins, messieurs, que j'ai un peu moins tort que M. A... » car, si les beaux-arts sont dans toute leur gloire, il en résulte évidemment qu'ils ne sont pas dans le plus grand désastre!... »

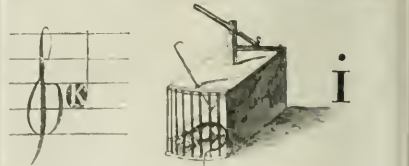
Vous voyez, monsieur, que ce qui vient de se passer à Bordeaux est un nouveau chapitre à ajouter au livre des grands effets produits par les petites causes. Qu'à l'avenir cela vous serve d'avertissement, et croyez-moi,

Votre bien dévoué serviteur et abonné, P. B... ..

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

L'inauguration de la Fontaine Molière s'est faite le 15 du courant.



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PÉTERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, commissionnaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-impériale; Goshino-Dvor, 22.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LACRAMPE ET C<sup>e</sup>, rue Damiète, 2.